

2054

1235

819 tt


HENRY IV.

LA

HENRIADE,

EN DIX CHANTS,

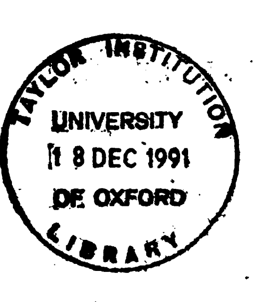
NOUVELLE ÉDITION.

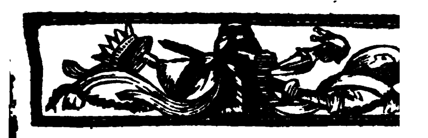


A LILLE,

Chez C. F. J. Lehoucq, Libraire, rue de ſaint Nicolas.

M. DCC. LXXIX.





LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III, réuni avec Henri de Bourbon de Navarre, contre la Ligue, ayant déjà mencé le blocus de Paris, envoie sécrét Henri de Bourbon demander du secours sabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros une tempête. Il relâche dans une Isle, vieillard Catholique lui prédit son c ment de Religion, & son avénement au Description de l'Angleterre & de son nement.

JE chante ce Héros, qui régna sur la Franc
Et par droit de conquête, & par droit de na

Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, sût vaincre & pardonner,
Confondit & Mayenne, & la Ligue & l'Ibère,
Et fut de ses sujets le vainqueur & le père.
Descends du haut des cieux, auguste Vérité,
Répand sur mes écrits ta force & ta clarté :
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre :
C'est à toi de montrer, aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis, comment la discorde a troublé nos provinces ;
Dis les malheurs du peuple, & les fautes des Princes ;
Viens, parle : & s'il est vrai que la fable autrefois
Sût à tes fiers accens mêler sa douce voix ;
Si sa main délicate orna ta tête altière,
Si son ombre embellit les traits de ta lumière ;
Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.
(a) Valois régnait encor, & ses mains incertaines
De l'Etat ébranlé laissaient flotter les rênes :
Les loix étaient sans force, & les droits confondus,
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce Prince environné de gloire,
[b] Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,
Et qui de sa patrie emporta les regrets,
Quand du nord étonné de ses vertus suprêmes,
Les peuples à ses pieds mettaient des diadêmes.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier,

Il devint lâche Roi, d'intrépide guerrier;
Endormi sur le trône au sein de la mollesse,
Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse.
[c] Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuse & d'Espernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom,
D'un Maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.

Des Guises cependant le rapide bonheur,
Sur son abaissement élevait leur grandeur;
Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale,
De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
Les peuples déchaînés, vils esclaves des grands,
Persécutaient leur Prince, & servaient des Tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent;
Du Louvre épouvanté ses peuples le chassèrent.
Dans Paris révolté l'étranger accourut.
Tout périssait enfin, lorsque Bourbon [d] parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A son Prince aveuglé vint rendre la lumière:
Il ranima sa force, il conduisit ses pas,
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancèrent;
Rome s'en alarma, les Espagnols tremblèrent;
L'Europe intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.

On voyait dans Paris la Discorde inhumaine,
Excitant aux combats, & la Ligue & Mayenne,
Et le peuple & l'église; & du haut de ces tours,

Des soldats de l'Espagne appellant les secours.
Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins ;
Le sang de son parti rougit souvent ses mains :
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.

Du côté du couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine serpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les arts, où se plaît la nature,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
On y voit ces héros, fiers soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis :
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit, que l'armée à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, & n'avait qu'une église.

(e) Le père des Bourbons, du sein des immortels,
Louis, fixait sur lui ses regards paternels ;
Il présageait en lui la splendeur de sa race ;
Il plaignait ses erreurs, il aimait son audace ;
De sa couronne un jour il devait l'honorer ;
Il voulait plus encor, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers sa grandeur suprême,
Par des chemins secrets, inconnus à lui-même :
Louis du haut des cieux lui prêtait son appui ;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,

De peur que ce Héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.
Déjà les deux partis aux pieds de ces remparts
Avaient plus d'une fois balancé les hasards;
Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avait porté sa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours:
Vous voyez à quel point le destin m'humilie;
Mon injure est la vôtre; & la Ligue ennemie,
Levant contre son Prince un front séditieux,
Nous confond dans sa rage, & nous poursuit tous deux:
Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui suis son Roi, ni vous qui devez l'être;
Ils savent que les loix, le mérite, & le sang,
Tout après mon trépas vous appelle à ce rang;
Et redoutant déjà votre grandeur future,
Du trône où je chancelle, ils pensent vous exclure.
De la Religion (f) terrible en son courroux,
Le fatal anathème est lancé contre vous.
Rome, qui sans soldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre:
Sujets, amis, parens, tout a trahi sa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi.
Et l'Espagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes désertes.
Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'étranger:
Des Anglais en secret gagnez l'illustre Reine.

Je fais qu'entr'eux & nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre eſt de tout temps l'émule de Paris;
Mais après les affronts, dont ma gloire eſt flétrie,
Je n'ai plus de ſujets, je n'ai plus de patrie.
Je hais, je veux punir des peuples odieux;
Et quiconque me venge, eſt Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel miniſtère
De mes ſecrets agens la lenteur ordinaire:
Je n'implore que vous; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeul à mon malheur intéreſſer les Rois.
Allez en Albion: que votre renommée
Y parle en ma défenſe, & m'y donne une armée:
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis;
Mais c'eſt de vos vertus que j'attends des amis.
Il dit, & le Héros, qui jaloux de ſa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juſte douleur.
Il regrettait ces temps ſi chers à ſon grand cœur,
Où fort de ſa vertu, ſans ſecours, ſans intrigue,
Lui (g) ſeul avec Condé faiſait trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les deſſeins:
Il ſuſpendit les coups qui partaient de ſes mains;
Et laiſſant ſes lauriers cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.
Les ſoldats étonnés ignorent ſon deſſein;
Et tous de ſon retour attendent leur deſtin.
Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours préſent, prêt à fondre ſur elle,

Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, & combattait pour lui.
Déjà des Neustriens il franchit la campagne :
De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne ;
Mornay (*h*) son confident, mais jamais son flatteur ;
Trop vertueux soutien du parti de l'erreur,
Qui signalant toujours son zèle & sa prudence,
Servit également son église & la France ;
Censeur des courtisans, mais à la cour aimé ;
Fier ennemi de Rome, & de Rome estimé.
À travers deux rochers, où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe aux yeux du Héros offre son heureux port :
Les matelots ardens s'empressent sur le bord,
Les vaisseaux sous leurs mains fiers souverains des ondes,
Etaient prêts à voler sur les plaines profondes :
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au souffle du Zéphyre abandonnait les mers.
On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre ;
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre :
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit ;
L'air siffle, le ciel gronde, & l'onde au loin mugit ;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues :
La foudre étincelante éclate dans les nues ;
Et le feu des éclairs, & l'abyme des flots,
Montraient par-tout la mort aux pâles matelots.
Le Héros qu'assiégeait une mer en furie,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie,

Tourne ses yeux vers elle, & dans ses grands desseins,
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'univers il disputait l'empire,
Confiant sur les flots aux Aquilons mutins,
Le destin de la terre, & celui des Romains,
Défiant à la fois, & Pompée & Neptune,
César [i] à la tempête opposait sa fortune.
Dans ce même moment le Dieu de l'univers,
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,
Ce Dieu dont la sagesse ineffable & profonde,
Forme, élève, & détruit les empires du monde,
De son trône enflammé qui luit au haut des cieux
Sur le Héros Français daigna baisser les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots;
Là, conduit par le ciel, aborda le Héros.
Non loin de ce rivage, un bois sombre & tranquille
Sous des ombrages frais présente un doux asyle.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avait loin de la cour
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est là que de lui-même il faisait son étude;
C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours,

Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines:
Tranquille, il attendoit, qu'au gré de ses souhaits
La mort vint à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce dieu qu'il adorait, prit soin de sa vieillesse,
Il fit dans son désert descendre la Sagesse;
Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.

Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre,
Le Prince à ces repas était accoutumé:
Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, & se cherchant lui-même,
Il avoit déposé l'orgueil du diadême.

Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien,
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay qui dans sa secte était inébranlable,
Prêtait au Cavinisme un appui redoutable;
Henri doutait encore, & demandait aux cieux,
Qu'un rayon de clarté vint dessiller les yeux.
De tout temps, disait-il, la vérité sacrée,
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourrée:
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui?
Hélas! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
En eût été servi, s'il avoit voulu l'être.

De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.

J'ai vu naître autrefois le Calvinisme en France ;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance ;
Je l'ai vu sans support exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vu du sein de la poussière,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière,
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.
Loin de la cour alors en cette grotte obscure,
De ma Religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins flatte mes derniers jours:
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être :
On le verra périr ainsi qu'on la vu naître.
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.
Dieu dissipe à son gré leurs desseins factieux.
Lui seul est toujours stable ; & tandis que la terre
Voit de sectes sans nombre une implacable guerre,
La vérité repose aux pieds de l'Eternel.
Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
Qui la cherche du cœur, un jour peut la connaître.
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats,
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déjà sa voix terrible ordonne à la victoire,
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais si la vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris ;

Sur-tout des plus grands cœurs évitez la faiblesse,
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse,
Craignez vos passions, & sachez quelque jour;
Résister aux plaisirs & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort suprême,
Triomphé des ligueurs, & sur-tout de vous-même,
Lorsqu'en un siége horrible, & célèbre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces temps de vos états finiront les misères;
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos pères;
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui.
Allez, qui lui ressemble est sûr de son appui.

Chaque mot qu'il disait était un trait de flamme,
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son ame.
Il se crut transporté dans ces temps bienheureux,
Où le Dieu des humains conversait avec eux,
Où la simple vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des Rois, & rendait des oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux;
Des pleurs en l'embrassant coulèrent de ses yeux;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut surpris, & ne fut point touché:
Dieu, maître de ses dons, de lui s'était caché.
Vainement sur la terre il eut le nom de sage,
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.
Tandis que le vieillard instruit par le Seigneur,
Entretenait le Prince, & parlait à son cœur,
Les vents impétueux à sa voix s'appaisèrent,

Le soleil reparut, les ondes se calmèrent.
Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon;
Le Héros part, & vole aux plaines d'Albion.
En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant Empire,
Où l'éternel abus de tant de sages loix
Fit long-temps le malheur & du peuple & des Rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent Rois descendirent,
Une femme à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elisabeth; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pancher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indomté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre, ils sont Rois sur les eaux.
Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londre jadis barbare est le centre des arts,
Le magasin du monde, & le temple de Mars.
Aux (k) murs de Vesminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les Députés du peuple, & les Grands & le Roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la Loi;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible;

Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux, lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir !
Plus heureux, lorsqu'un Roi, doux, juste & politique,
Respecte autant qu'il doit, la liberté publique !
Ah ! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix ?
Quel exemple pour vous, Monarque de la terre !
Une femme a fermé les portes de la guerre ;
En renvoyant chez vous la discorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.
Cependant il arrive à cette ville immense,
Où la liberté seule entretient l'abondance.
Du vainqueur (*l*) des Anglais il apperçoit la Tour ;
Plus loin, d'Elisabeth est l'auguste séjour.
Suivi de Mornay seul, il va trouver la Reine,
Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine
Dont les grands, quels qu'ils soient, en secret sont épris,
Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
Il parle ; sa franchise est sa seule éloquence.
Il expose en secret les besoins de la France,
Et jusqu'à la prière humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi, vous servez Valois ? dit la Reine surprise ;
C'est lui qui vous envoie au bord de la Tamise ?
Quoi ! de ses ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour son persécuteur ?
Des rives du couchant, aux portes de l'aurore,

De vos longs différends l'univers parle encore :
Et je vous vois armer en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois!
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines;
Valois était esclave, il brise enfin ses chaînes:
Plus heureux, si toujours assuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que son courage & moi!
Mais il employa trop l'artifice & la feinte;
Il fut mon ennemi par faiblesse & par crainte.
J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger;
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juste guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des Rois.
  Elisabeth alors avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France,
Veut savoir quels ressorts & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un si grand changement.
Déja, dit-elle au Roi, la prompte renommée
De ses revers sanglans m'a souvent informée;
Mais sa bouche indiscrète en sa légéreté,
Prodigue le mensonge avec la vérité.
J'ai rejeté toujours ses récits peu fidelles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez

Peignez-moi vos malheurs & vos heureux exploits.
Songez que votre vie est la leçon des Rois.
Hélas ! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces temps la malheureuse histoire !
Plût au Ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !
Pourquoi demandez-vous, que ma bouche raconte
Des Princes de mon sang les fureurs & la honte ?
Mon cœur frémit encor à ce seul souvenir :
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir ;
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adresse
Déguiser leurs forfaits, excuser leur faiblesse ;
Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur,
Et je parle en soldat plus qu'en ambassadeur.



NOTES DE L'ÉDITEUR.

(a) *Henri III, Roi de France, l'un des principaux personnages de ce Poëme, y est toujours nommé Valois, nom de la branche royale dont il était.*

(b) *Henri III,* (Valois) *étant Duc d'Anjou, avait commandé les armées de Charles IX, son frère, contre les protestans, & avait gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac & de Moncontour.*

(c) *C'étaient les* Mignons *de Henri III. Il s'abandonnait avec eux à des débauches mêlées de superstition. Quelus fut tué en duel: Saint-Maigrin fut assassiné près du Louvre.* Voyez *les remarques sur Joyeuse au troisième chant.*

(d) *Henri IV, le Héros de ce Poëme, y est appellé indifféremment* Bourbon ou Henri.

Il nâquit à Pau en Béarn, le 13 Décembre 1553.

(e) *Saint Louis, neuvième du nom, Roi de France, est la tige de la branche des Bourbons.*

(f) *Henri IV, Roi de Navarre, avait été solemnellement excommunié par le Pape Sixte V, dès l'an 1585, trois ans avant l'événement dont il est ici question. Le Pape dans sa bulle, l'appelle* génération bâtarde & déteſtable de la maiſon de Bourbon;

le prive, lui & toute la maison de Condé, à jamais, de tous leurs domaines & fiefs, & les déclare sur-tout incapables de succéder à la couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre & le Prince de Condé fussent en armes à la tête des protestans, le parlement toujours attentif à conserver l'honneur & les libertés de l'État, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes; & Henri IV fit afficher dans Rome à la porte du Vatican, que Sixte-Quint, soi-disant Pape, en avait menti, & que c'était lui-même qui était hérétique, &c.

(g) C'était Henri Prince de Condé, fils de Louis, tué à Jarnac. Henri de Condé était l'espérance du parti protestant. Il mourut à Saint-Jean d'Angely, à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme Charlotte de la Trimouille fut accusée de sa mort. Elle était grosse de trois mois lorsque son mari mourut, & accoucha six mois après de Henri de Condé II du nom, qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de son père.

Larrey a suivi cette tradition dans son histoire de Louis XIV, histoire où le style, la vérité & le bon sens sont également négligés.

(h) Duplessis-Mornay, le plus vertueux & le plus grand homme du parti protestant, nâquit à Buy le 5 Novembre 1549. Il savait le latin & le grec parfaitement, & l'hébreu autant qu'on le peut savoir; ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il servit sa religion & son maître de sa plume & de

son épée. Ce fut lui que Henri IV, étant Roi de Navarre, envoya à Elisabeth Reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres instructions de son maître qu'un blanc-signé. Il réussit dans presque toutes ses négotiations, parce qu'il était un vrai politique, & non un intrigant. Ses Lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force & de sagesse.

Lorsqu'Henri IV eut changé de religion, Duplessis-Mornay lui fit de sanglans reproches, & se retira de sa cour. On l'appellait le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de son caractère dans le poëme est conforme à l'histoire.

La raison qui porta l'auteur à choisir le personnage de Mornay, c'est ce caractère de philosophe qui n'appartient qu'à lui, & qu'on trouve développé au chant huitième.

Et son rare courage au milieu des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

Et au chant sixième.

Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, & le suit.

(i) *Jules César étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba secrétement, & s'embarqua sur la petite rivière de Bolina, qui s'appellait alors l'Anius. Il se jeta seul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller*

lui-même chercher ses troupes qui étaient au Royaume de Naples. Il essuya une furieuse tempête. Voyez *Plutarque*.

(k) *C'est à Vesminster que s'assemble le parlement d'Angleterre ; il faut le concours de la chambre des Communes, de celle des Pairs, & le consentement du Roi, pour faire des loix.*

(l) *La tour de Londres est un vieux château, bâti près de la Tamise, par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie.*



LA HENRIADE.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND raconte à la Reine Elisabeth l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des massacres de la Saint Barthélémi.

REine, l'excès des maux où la France est livrée,
Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée.
C'est la Religion dont le zéle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
(a) Je ne décide point entre Genève & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur ;
Et si la perfidie est fille de l'erreur,
Si dans les différends, où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge ;

L'un & l'autre parti, cruel également,
Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.
Pour moi qui de l'Etat embrassant la défense,
Laissai toujours aux Cieux le soin de leur vengeance,
On ne m'a jamais vu surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrète main profaner l'encensoir;
Et périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et suivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.
Plût à ce Dieu puissant dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût pensé comme moi!
Mais l'un & l'autre Guise (*b*) ont eu moins de scrupule.
Ces Chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,
Ont armé contre moi sa piété cruelle.
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flamme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.
Vous connaissez le peuple & savez ce qu'il ose,
Quand du Ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, Madame, & votre prévoyance
Etouffa dès-long-temps ce mal en sa naissance.
L'orage en vos Etats à peine était formé,

Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé ;
Vous régnez, Londre [c] est libre, & vos loix florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez quelle était Médicis !
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,
Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi nourri vingt ans à la cour de ses fils,
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connaître.
Son époux expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfans nourri sous sa tutelle, [d]
Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône avec confusion,
Semaient la jalousie & la division:
Opposant sans relâche avec trop de prudence,
Les Guises [e] aux Condés, & la France à la France ;
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis ;
Esclave (f) des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse :
Infidelle [g] à sa secte, & superstitieuse, (h)
Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, & peu de ses vertus.
Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise ;
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise ;
L'auguste Elisabeth n'en a que les appas :
Le

Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

Déja François Second, par un sort imprévu,
Avait rejoint son père au tombeau descendu;
Faible enfant, qui de Guise adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus & les vices.
Charles plus jeune encor avait le nom de Roi.
Médicis régnait seule, on tremblait sous sa loi.
D'abord sa politique, assurant sa puissance,
Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance;
Sa main de la discorde allumant le flambeau,
Signala par le sang son empire nouveau;
Elle arma le courroux de deux sectes rivales:
Dreux (*i*) qui vit déployer leurs enseignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits:
Le vieux Montmorenci (*k*) près du tombeau des Rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guise (*l*) auprès d'Orléans mourut assassiné.
Mon père (*m*) malheureux, à la cour enchaîné,
Trop faible, & malgré lui servant toujours la Reine,
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine;
Et toujours de sa main, préparant ses malheurs,
Combattit & mourut pour ses persécuteurs.
Condé (*n*), qui vit en moi le seul fils de son frère,
M'adopta, me servit & de maître & de père;
Son camp fut mon berceau; là, parmi les guerriers,

Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac! ô coup trop inhumain!
Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin,
Condé déja mourant, tomba sous ta furie.
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher sa vie:
Hélas! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir, ni venger son trépas.

Le Ciel, qui de mes ans protégeait la faiblesse,
Toujours à des héros confia ma jeunesse.
Coligny [o], de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti devint le défenseur:
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue;
Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous ombre illustre, à vous que je le dois.
Je croissais sous ses yeux, & mon jeune courage
Fit long-temps de la guerre un dur apprentissage.
Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros;
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cause commune,
Et contre Médicis, & contre la fortune;
Chéri dans son parti, dans l'autre respecté,
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;
Savant dans les combats, savant dans les retraites;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,
Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.

Après dix ans entiers de succès & de pertes,
Médicis qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit,
Lasse enfin de combattre & de vaincre sans fruit,
Voulut, sans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un seul coup les discordes civiles.
La Cour de ses faveurs nous offrit les attraits,
Et n'ayant pu nous vaincre on nous donna la paix.
Quelle paix, juste Dieu! Dieu vengeur que j'atteste,
Que de sang arrosa son olive funeste!
Ciel, faut-il voir ainsi les maîtres des humains,
Du crime à leurs sujets applanir les chemins!
Coligny dans son cœur à son Prince fidelle,
Aimait toujours la France en combattant contr'elle;
Il chérit, il prévint l'heureuse occasion,
Qui semblait de l'Etat assurer l'union.
Rarement un héros connaît la défiance:
Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance;
Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ses bras,
Me prodigua long-temps des tendresses de mère,
Assura Coligny d'une amitié sincère,
Voulait par ses avis se régler désormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, séduits par l'espérance,
Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
Hélas! nous espérions en jouir plus long-temps.
Quelques-uns soupçonnaient ces perfides présens;
Les dons d'un ennemi leur semblaient trop à craindre:

Plus ils se défiaient, plus le Roi savait feindre:
Dans l'ombre du sécret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure avoit formé son fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune & facile;
Et le malheureux Prince, à ses leçons docile,
Par son penchant féroce à les suivre excité,
Dans sa coupable école avait trop profité.

Enfin pour mieux cacher cet horrible mystère
Il me donna sa sœur [p], il m'appella son frère.
O nom qui m'as trompé, vains sermens, nœud fatal!
Hymen qui de nos maux fut le premier signal!
Tes flambeaux que du Ciel alluma la colère,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
Je (q) ne suis point injuste, & je ne prétends pas
A Médicis encor imputer son trépas:
J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.

Cependant tout s'apprête, & l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoûment la Reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte & sans bruit.
C'était à la faveur des ombres de la nuit:
[r] De ce mois malheureux l'inégale courière,
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière:
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable:

Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités.
Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes,
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
Ses serviteurs sanglans dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix, « Qu'on n'épargne personne,
« C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le Roi qui l'ordonne. »
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il apperçoit de loin le jeune Teligny (s),
Teligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, & lui tendait les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, & périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire & toute sa vertu.
Déja des assassins la nombreuse cohorte,
Du sallon qui l'enferme allait briser la porte;
Il leur ouvre lui-même, & se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtait, ou pressait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,

Que le sort des combats respecta quarante ans ;
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne ;
Ma vie est peu de chose, & je vous l'abandonne......
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous.
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux ;
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes,
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ;
Et de ses assassins, ce grand homme entouré,
Semblait un Roi puissant par son peuple adoré.
(t) Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime ;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups ;
Aux pieds de ce héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible ;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Auroit cru faire un crime & trahir Médicis
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide ;
Coligny l'attendait d'un visage intrépide :
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fit trembler son bras, & glaçât son courage.

Du plus grand des Français, tel fut le triste sort.
On l'insulte (u), on l'outrage encor après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, & digne de son fils.

Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens,

Qui pourrait cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images!
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par devoir & par zèle au carnage acharnées,
Marchaient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères sanglans;
Guise (x) était à leur tête, & bouillant de colère,
Vengeait sur tous les miens les mânes de son père.
Nevers (y), Gondi (z), Tavanne (a), un poignard à la main,
Echauffaient les transports de leur zèle inhumain;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisaient au meurtre, & marquaient les victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés:
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encor à peine vous croirez,

Ces monstres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix des Prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères;
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osaient offrir à Dieu cet exécrable encens.

O combien de héros indignement périrent!
Renel [b] & Pardaillan chez les morts descendirent;
Et (c) vous, brave Guerchy, vous, sage Lavardin,
Dignes de plus de vie & d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac (d) & Soubise [e] au trépas condamnés,
Défendent quelque temps leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, & respirans à peine,
Jusqu'aux portes du Louvre, on les pousse; on les traine;
Ils teignent de leur sang ce palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.

Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemplait cette fête;
Ses cruels Favoris d'un regard curieux,
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etaient de ces héros les pompes triomphales.

Que dis-je, ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le (f) Roi, le Roi lui-même au milieu des bourreaux
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées:

Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frère,
À ce honteux carnage excitait sa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain,
Rarement dans le sang il a trempé sa main;
Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse,
Et sa cruauté même était une faiblesse.

Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer des assassins trompèrent les efforts.
De Caumont [g], jeune enfant, l'étonnante aventure,
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père accablé sous le fardeau des ans,
Se livrait au sommeil entre ses deux enfans;
Un lit seul enfermait & les fils & le père.
Les meurtriers ardens qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard:
Sur ce lit malheureux la mort vole au hasard.
L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées:
Il sait quand il lui plaît veiller sur nos années;
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé;
Un invisible bras armé pour sa défense,
Aux mains des meurtriers dérobait son enfance;
Son père à son côté sous mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de son corps expirant;
Et du peuple & du Roi trompant la barbarie,
Une seconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faisais-je en ces affreux momens!

Hélas! trop assuré sur la foi des sermens,
Tranquille au fond du Louvre, & loin du bruit des armes,
Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit! nuit effroyable! ô funeste sommeil!
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait massacré mes plus chers domestiques;
Le sang de tous côtés inondait mes portiques;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancèrent,
Leurs parricides mains devant moi se levèrent;
Je touchai au moment qui terminait mon sort;
Je présentai ma tête, & j'attendis la mort.
Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs Maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux;
Soit qu'enfin s'assurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage;
On réserva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de sa part on m'apporta des fers.
Coligny plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en succombant ne perdit que la vie;
Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit.....
Vous frémissez, Madame, à cet affreux récit;
Tant d'horreur vous surprend; mais de leur barbarie,
Je ne vous ai conté que la moindre partie.

On eût dit que du haut de son Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le signal;
Tout imita Paris; la mort sans résistance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il est trop obéi:
Par cent mille assassins son courroux fut servi;
Et des fleuves français les eaux ensanglantées,
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.





NOTES DE L'ÉDITEUR.

(a) *Plusieurs historiens ont peint Henri IV flottant entre les deux Religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était; cherchant de bonne-foi à s'éclairer, ami de la vérité, ennemi de la persécution, & détestant le crime par-tout où il se trouve.*

(b) *François, Duc de Guise, appellé communément alors le grand Duc de Guise, était père du Balafré. Ce fut lui qui, avec le Cardinal son frère, jeta les fondemens de la Ligue. Il avait de très-grandes qualités, qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu.*

Le Président de Thou, ce grand Historien, rapporte que François de Guise voulut faire assassiner Antoine de Navarre, père d'Henri IV, dans la chambre de François II. Il avoit engagé ce jeune Roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le cœur hardi, quoique l'esprit faible. Il fut informé du complot, & ne laissa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'assassiner. S'ils me tuent, dit-il à Reinsy, gentilhomme à lui, prenez ma chemise toute sanglante, portez-la à mon fils & à ma femme, ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire

pour me venger. François II, n'osa pas, dit Mr. de Thou, se souiller de ce crime, & le Duc de Guise en sortant de la chambre, s'écria: (Le pauvre Roi que nous avons.)

(c) *M. de Castelnau, envoyé de France auprès de la Reine Elisabeth, parle ainsi d'elle.*

» Cette Princesse avait » toutes les grandes quali- » tés qui sont acquises pour » régner heureusement. On » pourrait dire de son ré- » gne ce qui advint au » temps d'Auguste, lorsque » le temple de Janus fut » fermé, &c.

(d) *Cathérine de Medicis se brouilla avec son fils Charles XI, sur la fin de la vie de ce Prince, & ensuite avec Henri III. Elle avait été si ouvertement mécontente du gouvernement de François II, qu'on l'avoit soupçonné, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce Roi.*

(e) *Dans les mémoires de la Ligue, on trouve une lettre de Catherine de Médicis au Prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la Cour.*

(f) *Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le Vidame de Chartres, mort à la Bastille, & avec un gentilhomme Breton, nommé Moscoüet.*

(g) *Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, & les protestans vainqueurs: [Eh bien, dit-elle, nous prierons Dieu en Français.]*

(h) *Elle était assez faible pour croire à la magie, témoins les talismans qu'on trouva après sa mort.*

(i) *La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui se donna entre le parti Catholique, & le*

parti Protestant. Ce fut en 1562.

(k) *Anne de Montmorenci, homme opiniâtre & inflexible, le plus malheureux Général de son temps, fait prisonnier à Pavie & à Dreux, battu à Saint-Quentin par Philippe II, fut enfin blessé à mort à la bataille de Saint-Denys, par un Anglais nommé Stuart, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.*

(l) *C'est ce même François de Guise cité ci-dessus, fameux par la défense de Metz contre Charles-Quint. Il assiégeait les Protestans dans Orléans en 1563, lorsque Poltrot-de-Meré, gentilhomme Angoumois le tua par derrière d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des Catholiques.*

(m) *Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, père d'Henri IV, était un esprit faible & indécis. Il quitta la Religion protestante où il était né, dans le temps que sa femme renonça à la Religion Catholique. Il ne sut jamais bien de quel parti ni de quelle Religion il était. Il fut tué au siège de Rouen, où il servait le parti des Guises qui l'opprimaient contre les Protestans qu'il aimait. Il mourut en 1562, au même âge que François de Guise.*

(n) *Le Prince de Condé, dont il est ici question, était frère du Roi de Navarre, & oncle d'Henri IV. Il fut long-temps le chef des Protestans, & le grand ennemi des Guises. Il fut tué après la bataille de Jarnac, par Montesquiou, Capitaine des gardes du Duc d'An-*

jou (depuis Henri III.) Le Comte de Soissons, fils du mort, chercha par-tout Montesquiou & ses parens, pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri IV étoit à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, & il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

(o) *Gaspard de Coligny, Amiral de France, fils de Gaspard de Coligny, Maréchal de France, & de Louise de Montmorenci, sœur du Connétable, né à Châtillon le 16 Février 1516.*

(p) *Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, fut mariée à Henri IV, en 1572, peu de jours avant les massacres.*

(q) *Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, attirée à Paris avec le reste des Huguenots, mourut presque subitement entre le mariage de son fils & la St. Barthélémi; mais Caillart son médecin, & Desnœuds son Chirurgien, protestans passionnés, qui ouvrirent son corps, n'y trouvèrent aucune marque de poison.*

(r) *Ce fut la nuit du 23 au 24 Août, fête de St. Barthélémi, en 1572, que s'exécuta cette sanglante tragédie.*

L'Amiral étoit logé dans la rue Bétizi, dans une maison qui est à présent une auberge, appellée l'Hôtel St. Pierre, où on voit encore sa chambre.

(s) *Le Comte de Teligni avait épousé il y avait dix mois la fille de l'Amiral. Il avait un viságe si agréable & si doux, que les premiers qui étaient venüs pour le tuer, s'étaient laissés attendrir à sa vue; mais d'autres plus barbares le massacrèrent.*

[t] *Besme était un Al-mand, domestique de la ...ison de Guise. Ce misé-...ble étant depuis pris par ...protestans, les Rochel-...s voulurent l'acheter ...ur le faire écarteler dans ...r place publique ; mais ... fut tué par un nommé ...etanville.*

[u] *On pendit l'Amiral ...ligny par les pieds avec ...e chaîne de fer, au gibet ... Montfaucon. Charles ... alla avec sa cour jouir ... ce spectacle horrible. ... des courtisans disant ... le corps de Coligny ...tait mauvais, le Roi ...ondit comme Vitellius: ... corps d'un ennemi mort ...t toujours bon.]*

Les Protestans préten-...t que Catherine de Mé-...is envoya au Pape la ... de l'Amiral. Ce fait ...t point assuré : mais il ... sûr qu'on porta sa tête à ... Reine, avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du temps écrite de la main de Coligny.

(x) *C'étoit Henri Duc de Guise, surnommé le Balafré, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois : il était fils du Duc François, assassiné par Poltrot.*

(y) *Frédéric de Gonzague, de la maison de Mantoue, Duc de Nevers, l'un des auteurs de la St. Barthélémi.*

(z) *Albert de Gondy, Maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.*

(a) *Gaspard de Tavanne, élevé page de François I. Il courait dans les rues de Paris la nuit de la St. Barthélémi, criant : (Saignez, saignez, la saignée est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.) Son fils, qui a écrit des*

des mémoires, rapporte que son père étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, & que le confesseur lui ayant dit d'un air étonné : [Quoi vous ne me parlez point de la St. Barthélémi ? Je la regarde, répondit le Maréchal, comme une action méritoire, qui doit effacer mes autres péchés.]

(b) *Antoine de Clermont-Renel, se sauvant en chemise, fut massacré par le fils du Baron des Adrets, & par son propre cousin, Bussy d'Amboise.*

Le Marquis de Pardaillant fut tué à côté de lui.

(c) *Guerchy se défendit long-temps dans la rue, & tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre ; mais le Marquis de Lavardin n'eut pas le temps de tirer l'épée.*

(d) *Marsillac, Comte de la Rochefoucault, était favori de Charles IX, & avait passé une partie de la nuit avec le Roi. Ce Prince avait eu quelque envie de le sauver, & lui avait même dit de coucher dans le Louvre ; mais enfin il le laissa aller, en disant : (Je vois bien que Dieu veut qu'il périsse.)*

(e) *Soubise portait ce nom, parce qu'il avait épousé l'héritière de la maison de Soubise. Il s'appellait Dupont-Quellenec. Il se défendit très-long-temps, & tomba percé de coups sous les fenêtres de la Reine. Les Dames de la Cour allèrent voir son corps nu & tout sanglant, par une curiosité barbare, digne de cette Cour abominable.*

(f) *J'ai entendu dire au dernier Maréchal de Tessé, qu'il avait connu*

dans sa jeunesse un vieillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avait été Page de Charles IX, & lui avait dit plusieurs fois, qu'il avait chargé lui-même la carabine avec laquelle le Roi avoit tiré sur ses sujets protestans, la nuit de la St. Barthélémi.

(g) De Caumont, qui échappa à la St. Barthélémi, est le fameux Maréchal de la Force, qui depuis se fit une si grande réputation, & qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé des mémoires, qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encore dans la maison de la Force. Il dit dans ses mémoires, que son père & son frère furent massacrés dans la rue des Petits-Champs: mais ces circonstances ne sont point du tout essentielles.



LA HENRIADE.

CHANT TROISIÈME.

ARGUMENT.

Le Héros continue l'histoire des guerres civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Règne d'Henri III. Son caractère. Celui du fameux Duc de Guise, connu sous le nom du Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du Duc de Guise. Extrémités où Henri III est réduit. Mayenne est le Chef de la Ligue. D'Aumale en est le Héros. Réconciliation d'Henri III, & d'Henri Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Elisabeth. Sa réponse à Henri de Bourbon.

QUand l'arrêt des destins eut durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des assassins, fatigués de leurs crimes,

Les glaives émoussés manquèrent de victimes ;
Le peuple dont la Reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux & vit ses attentats.
Aisément sa pitié succède à sa furie ;
Il entendit gémir la voix de sa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur ;
Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.
Des premiers ans du Roi la funeste culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix,
Qui jusques sur le trône épouvante les Rois.
Par sa mère élevé, nourri dans ses maximes,
Il n'était point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours :
Dieu déployant sur lui sa vengeance févère,
Marqua ce Roi mourant du sceau de sa colère,
Et par son châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oserait l'imiter.
Je le vis (*a*) expirant. Cette image effrayante,
A mes yeux attendris semble être encor présente.
Son sang à gros bouillons de son corps élancé,
Vengeait le sang Français par ses ordres versé :
Il se sentait frappé d'un main invisible ;
Et le peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un Roi si jeune & si-tôt moissonné,
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir permettait à la France,
D'un Empire plus doux quelque faible espérance.

Soudain du fond du nord, au bruit de ſon trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,
Vint ſaiſir dans ces lieux tout fumans de carnage,
D'un frère infortuné le ſanglant héritage.
La Pologne (b) en ce temps avait d'un commun choix
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois;
Son nom plus redouté que les plus puiſſans Princes,
Avoit gagné pour lui les voix de cent Provinces.
C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop-tôt fameux;
Valois ne ſoutint pas ce fardeaux dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le juſtifie;
Je lui peux immoler mon repos & ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfère à lui.
Je le plains, je le blâme, & je ſuis ſon appui.
Sa gloire avait paſſé comme une ombre légère.
Ce changement eſt grand, mais il eſt ordinaire.
On a vu plus d'un Roi, par un triſte retour,
Vainqueur dans les combats, eſclave dans ſa cour.
Reine, c'eſt dans l'eſprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des Cieux des vertus en partage.
Il eſt vaillant, mais faible, & moins Roi que ſoldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris flattant ſon indolence,
De ſon cœur à leur gré gouvernaient l'inconſtance:
Au fond de ſon palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par ſa voix leurs volontés funeſtes;
Des tréſors de la France ils diſſipaient les reſtes,

Et le peuple accablé poussant de vains soupirs,
Gémissait de leur luxe & payait leurs plaisirs.

Tandis que sous le joug de ses maîtres avides,
Valois pressait l'état du fardeau des subsides,
On vit paraître Guise (*e*); & le peuple inconstant
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant:
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu sait régner sur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.

Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais souple & populaire,
Des peuples en public il plaignait la misère,
Détestait des impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre allait le voir, & revenait heureux:
Il savait prévenir la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa présence:
Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait;
Terrible & sans retour alors qu'il offensait;
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,
Brillant par ses vertus, & même par ses vices,
Connaissant le péril, & ne redoutant rien;
Heureux Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoyen.

Quand il eut quelque temps essayé sa puissance,
Et du peuple aveuglé crut fixer l'inconstance,
Il ne se cacha plus, & vint ouvertement

Du trône de son Roi briser le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeste,
Qui bientôt de la France infecta tout le reste;
Monstre affreux, qu'ont nourri les peuples & les grands,
Engraissé de carnage & fertile en tyrans.
La France dans son sein vit alors deux Monarques:
L'un n'en possédait plus que les frivoles marques;
L'autre inspirant par-tout l'espérance ou l'effroi,
À peine avait besoin du vain titre de Roi.
Valois se réveilla du sein de son ivresse.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis:
Mais du jour importun ses regards éblouis,
Ne distinguèrent point au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondaient sur sa tête;
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & se rejettant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris, & parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.
Je lui restais encor, & tout prêt de périr,
Il n'avait plus que moi, qui pût le secourir:
Héritier après lui du trône de la France,
Mon bras sans balancer s'armait pour sa défense:
J'offris à sa faiblesse un nécessaire appui;
Je courais le sauver ou me perdre avec lui.
Mais Guise trop habile, & trop savant à nuire,
L'un par l'autre en secret songeait à nous détruire.
Que dis-je? il obligea Valois à se priver
De l'unique soutien qui pouvait le sauver.

De la Religion le prétexte ordinaire,
Fut un voile honorable à cet affreux myſtère.
Par ſa feinte vertu tout le peuple échauffé,
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.
Il leur repréſentait le culte de leurs pères,
Les derniers attentats des ſectes étrangères,
Me peignait ennemi de l'Egliſe & de Dieu :
» Il porte, diſait-il, ſes erreurs en tout lieu;
» Il ſuit d'Eliſabeth les dangereux exemples;
» Sur vos Temples détruits il va fonder ſes Temples;
» Vous verrez dans Paris ſes prêches criminels. (d)
Tout le peuple à ces mots trembla pour ſes Autels;
Juſqu'au palais du Roi l'alarme en eſt portée.
La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à ſon Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas! le Roi trop faible obéit ſans murmure;
Et lorſque je volais pour venger ſon injure,
J'apprends que mon beau-frère, à la Ligue ſoumis,
S'uniſſait, pour me perdre, avec ſes ennemis,
De ſoldats malgré lui couvrait déjà la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.
Je plaignis ſa faibleſſe, & ſans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les villes alarmées,
Contre moi dans la France enfantaient des armées:
Joyeuſe, avec ardeur, venait fondre ſur moi,
Miniſtre impétueux des faibleſſes du Roi.
Guiſe dont la prudence égalait le courage,
Diſperſait

Dispersait mes amis, leur fermait le passage.
D'armes & d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les hasards.
Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse.
Vous savez sa défaite, & sa fin malheureuse :
Je dois vous épargner des récits superflus.
Non, je ne reçois point vos modestes refus :
Non, ne me privez point, dit l'auguste Princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse ;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse, & son trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre,
Et peut-être je suis digne de les entendre.
Elle dit. Le Héros à ce discours flatteur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur,
Et réduit à regret à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire.
De tous les favoris qu'idolâtrait Valois (e),
Qui flattaient sa mollesse, & lui donnaient des loix,
Joyeuse né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute était le moins indigne :
Il avait des vertus ; & si de ses beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son ame accoutumée,
Auroit de Guise un jour atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.

Les courtisans en foule attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappait leur vue:
Mon armée en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang & couverts de blessures ;
Leur fer & leurs mousquets composaient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux ;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés :
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée,
Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces courtisans,
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables :
Tous fermes dans leur poste & tous inébranlables,

Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans Français, tel est le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire !
De l'ombre du repos ils volent aux hasards ;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.
Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse,
Je l'apperçus bientôt porté par des soldats,
Pâle, & déja couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baisers du zéphyre & des pleurs de l'aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le temps,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.
Mais pourquoi rappeller cette triste victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux succès !
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français :
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.
Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abyme dont Valois voulait en vain sortir.
Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrace ;
Paris fut moins soumis, la Ligue eut plus d'audace,
Et la gloire de Guise, aigrissant ses douleurs,
Ainsi que ses affronts redoubla ses malheurs.
Guise (*f*) dans Vimori, d'une main plus heureuse,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse,
Accabla dans Auneau mes alliés surpris,

Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
Valois vit triompher son superbe adversaire,
Qui toujours insultant à ce Prince abattu,
Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.
La honte irrite enfin le plus faible courage :
L'insensible Valois ressentit cet outrage ;
Il voulut d'un sujet réprimant la fierté,
Essayer dans Paris sa faible autorité.
Il n'en était plus temps ; la tendresse & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte :
Son peuple audacieux prompt à se mutiner,
Le prit pour un tyran dès qu'il voulût régner.
On s'assemble, on conspire, on répand les alarmes ;
Tout bourgeois est soldat, tout Paris est en armes :
Mille remparts naissans qu'un instant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.
Guise (g) tranquille & fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage ;
De la sedition gouvernait les ressorts,
Et faisait à son gré mouvoir ce vaste corps.
Tout le peuple au palais courait avec furie :
Si Guise eut dit un mot, Valois était sans vie :
Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler,
Il parut satisfait de l'avoir fait trembler,
Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite,
Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.
Enfin Guise attenta, quel que fut son projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un sujet.

Quiconque a pu forcer son Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guise en ses grands desseins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus temps d'offenser à demi;
Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au supplice:
Enfin maître absolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'espérance & de témérité,
Appuyé des Romains, secouru des Ibères,
Adoré des Français, secondé de ses frères,
Ce sujet (*h*) orgueilleux crut ramener ces temps,
Où de nos premiers Rois les lâches descendans,
Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachaient leur diadême,
Et dans l'ombre d'un cloître en secret gémissans,
Abandonnaient l'Empire aux mains de leurs Tyrans.

Valois, qui cependant différait sa vengeance,
Tenait alors dans Blois les Etats de la France.
Peut-être on vous a dit, quels furent ces Etats:
On proposa des loix qu'on n'exécuta pas;
De mille Députés l'éloquence stérile
Y fit de nos abus un détail inutile;
Car de tant de conseils l'effet le plus commun,
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.

Au milieu des Etats Guise avec arrogance,
De son Prince offensé vint braver la présence,
S'assit auprès du trône, & sûr de ses projets,
Crut dans ces Députés voir autant de sujets.
Déja leur troupe indigne, à son Tyran vendue,

Allait mettre en ses mains la puissance absolue ;
Lorsque las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger & régner.
Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, méprisait sa colère ;
Ne soupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté.
Son destin l'aveuglait, son heure était venue.
Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue ;
De cent coups de poignard indignement percé (i)
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé,
Et ce front, que Valois craignait encore peut-être,
Tout pâle & tout sanglant semblait braver son Maître.
C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,
De vices, de vertus assemblage éclatant.
Le Roi, dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, & s'en vengea de même.
Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris.
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris.
Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise, embrasser les statues.
Tout Paris croit avoir, en ce pressant danger,
L'Eglise à soutenir, & son père à venger.
De Guise au milieu d'eux le redoutable frère,
Mayenne à la vengeance anime leur colère ;
Et plus par intérêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.
Mayenne (k) dès long-temps nourri dans les alarmes,
Sous le superbe Guise avait porté les armes ;

Il succède à sa gloire ainsi qu'à ses desseins ;
Le sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chere,
Le console aisément de la perte d'un frère ;
Il servait à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque ;
Il sait, par une heureuse & sage politique,
Réunir sous ses loix mille esprits différens,
Ennemis de leur Maître, esclaves des tyrans.
Il connaît leurs talens, il sait en faire usage.
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat éblouissait les yeux,
Fut plus grand, plus Héros, mais non plus dangereux
Voilà quel est Mayenne, & quelle est sa puissance.
Autant la Ligue altière espère en sa prudence,
Autant le jeune Aumale (*l*) au cœur présomptueux,
Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
D'Aumale est du parti le bouclier terrible.
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Est l'ame de la Ligue, & l'autre en est le bras.
Cependant des Flamands l'oppresseur politique,
Ce voisin dangereux, ce tyran Catholique,
Ce Roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
Ce Roi votre ennemi, mais plus encor le mien,
Philippe (*m*), de Mayenne embrassant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cause criminelle :
Et Rome (*n*), qui devait étouffer tant de maux,

Rome de la discorde allume les flambeaux.
Celui, qui des Chrétiens se dit encor le père,
Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris,
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
Enfin Roi sans sujets, poursuivi sans défense,
Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance.
Il m'a cru généreux, & ne s'est point trompé :
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'est occupé;
Un danger si pressant a fléchi ma colère;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frère:
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai subi la loi,
Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je suis venu vers lui sans traité, sans otage (*o*):
Votre sort, ai-je dit, est dans votre courage :
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ses esprits :
Je ne me flatte point d'avoir pu dans son ame
Verser par mon exemple une si belle flâme;
Sa disgrace a sans doute éveillé sa vertu:
Il gémit du repos qui l'avait abattu.
Valois avait besoin d'un destin si contraire;
Et souvent l'infortune aux Rois est nécessaire.

Tels étaient de Henri les sincères discours.
Des Anglais cependant il presse le secours :
Déja du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la victoire en son camp le rappelle;
Mille jeunes Anglais vont bientôt sur ses pas,
Fendre le sein des mers, & chercher les combats.

Essex (*p*) est à leur tête ; Essex dont la vaillance
A des fiers Castillans confondu la prudence,
Et qui ne croyait pas, qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.
Henri ne l'attend point ; ce Chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre à son départ s'apprête :
Allez, lui dit la Reine, allez, digne Héros,
Mes guerriers sur vos pas traverseront les flots ;
Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'ils veulent suivre,
A vos soins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous secourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
Puisse bientôt la Ligue expirer sous vos coups !
L'Espagne sert Mayenne, & Rome est contre vous :
Allez vaincre l'Espagne, & songez qu'un grand-homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des Nations venger la liberté ;
De Sixte & de Philippe abaissez la fierté.
Philippe de son père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Divisant ses voisins pour leur donner des fers,
Du fond de son palais croit domter l'univers.
Sixte (*q*) au trône élevé du sein de la poussière,
Avec moins de puissance a l'ame encor plus fière.
Le pastre de Montale est le rival des Rois ;

Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix;
Sous le pompeux éclat d'un triple diadême,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des puissans, des faibles oppresseur,
Dans Londres, dans ma cour, il a formé des brigues,
Et l'univers, qu'il trompe, est plein de ses intrigues.
  Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre osèrent s'élever.
L'un combattant en vain l'Anglais & les orages,
Fit voir à l'océan (r) sa fuite & ses naufrages;
Du sang de ses guerriers ce bord est encor teint;
L'autre se tait dans Rome, & m'estime & me craint.
  Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entreprise.
Si Mayenne est domté, Rome sera soumise:
Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs;
Inflexible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous absoudre,
C'est à vous d'allumer, ou d'éteindre sa foudre.



NOTES DE L'ÉDITEUR.

(a) *Il fut toujours malade depuis la saint Barthélemi, & mourut deux ans après, le 30 Mai 1574, tout baigné dans son sang, qui lui sortait par les pores.*

(b) *La réputation qu'il avait acquise à Jarnac & à Moncontour, soutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire Roi de Pologne en 1573. Il succèda à Sigismond II, dernier Prince de la race des Jagellons.*

(c) *Henri de Guise, le Balafré, né en 1550, de François de Guise & d'Anne d'Est. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le Cardinal de Lorraine son oncle, du temps du Concile de Trente, & entamé par François son père.*

(d) *On reprit l'auteur d'avoir mis le mot de* prêche *dans un poëme épique. Il répondit que tout peut y entrer, & que l'épithète de* criminels *relève l'expression de* prêche.

(e) *Anne, Duc de Joyeuse, avait épousé la sœur de la femme d'Henri III. Dans son ambassade à Rome il fut traité comme frère du Roi. Il avait un cœur digne de sa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop long-temps les deux Secrétaires d'Etat dans l'antichambre du Roi, il leur en fit ses excuses en leur

abandonnant un don de cent mille écus que le Roi venait de lui faire. Il donna la bataille de Coutras contre Henri IV, alors Roi de Navarre, le 20 Octobre 1587. On comparait son armée à celle de Darius, & l'armée d'Henri IV, à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la bataille par deux Capitaines d'Infanterie, nommés Bordeaux & Descentiers.

[*f*] *Dans le même temps que l'armée du Roi était battue à Coutras, le Duc de Guise faisait des actions d'un très-habile Général, contre une armée nombreuse de Reitres venus au secours d'Henri IV; & après les avoir harcelés & fatigués long-temps, il les défit au village d'Auneau.*

(g) *Le Duc de Guise à cette journée des Barricades, se contenta de renvoyer à Henri III, ses gardes, après les avoir désarmés.*

(h) *Le Cardinal de Guise, l'un des frères du Duc de Guise, avoit dit plus d'une fois qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eût tenu la tête du Roi entre ses jambes, pour lui faire une couronne de Moine. Madame de Montpensier, sœur des Guises, voulait qu'on se servît de ses ciseaux pour ce saint usage. Tout le monde connaît la devise d'Henri III; c'étaient trois couronnes, avec ses mots:* Manet ultima cœlo, *auxquels les Ligueurs substituèrent ceux-ci:* Manet ultima claustro. *On connaît aussi ces deux vers latins qu'on afficha aux portes du Louvre.*

Qui dedit ante duas, unam abstulit, altera mutat,
Tertia tonsoris est facienda manu.

En voici une traduction que l'Auteur a lue dans des manuscrits de feu M. le Président de Mesmes.

Valois qui les Dames n'aime,
Deux couronnes posséda.
Bientôt sa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même,
Grace à ces heureux travaux :
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisième.

(i) *Il fut assassiné dans l'antichambre du Roi, au Château de Blois, un vendredi 23 Décembre 1588, par Lognac, Gentilhomme Gascon, & par quelques-uns des gardes d'Henri III, qu'on nommait les Quarante-cinq. Le Roi leur avait distribué lui-même les poignards dont le Duc fut percé. Les assassins étaient la Bastide, Montsivry, St. Malin, St. Gaudin, St. Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Lognac leur Capitaine,*

(k) *Le Duc de Mayenne, frère puîné du Balafré, tué à Blois, avoit été long-temps jaloux de la réputation de son aîné. Il avait toutes les grandes qualités de son frère, à l'activité près.*

(l) Voyez *la remarque* (b) *au quatrième chant.*

(m) *Philippe II, Roi d'Espagne, fils de Charles-Quint. On l'appellait le Démon du midi,* DÆMONIUM MERIDIANUM, *parce qu'il troublait toute*

l'Europe, au midi de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissans secours à la Ligue, dans le dessein de faire tomber la couronne de France à l'Infante Claire Eugénie, ou à quelque Prince de sa famille.

(n) *La Cour de Rome*, gagnée par les Guises, & soumise alors à l'Espagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Gregoire XIII, secourut la Ligue d'hommes & d'argent, & Sixte-Quint commença son Pontificat par les excès les plus grands, & heureusement les plus inutiles, contre la Maison Royale, comme on peut voir aux remarques sur le premier chant.

(o) *Henri IV*, alors Roi de Navarre, eut la générosité d'aller à Tours voir Henri III, suivi d'un Page seulement, malgré les défiances & les prières de ses vieux Officiers, qui craignaient pour lui une seconde St. Barthélémi.

(p) *Robert d'Evreux*, Comte d'Essex, fameux par la prise de Cadiz sur les Espagnols, par la tendresse d'Elisabeth pour lui, & par sa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadiz sur les Espagnols, & les avait battu plus d'une fois sur mer. La Reine Elisabeth l'envoye effectivement en France en 1590, au secours d'Henri IV, à la tête de cinq mille hommes.

(q) *Sixte-Quint*, (né aux Grottes dans la Marche d'Ancone, d'un pauvre vigneron, nommé Péretti) homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant Cordelier il assomma de coups le neveu de son Provincial, & se brouilla avec tout l'Ordre. Inquisiteur à Venise, il y mit le trouble,

& il fut obligé de s'enfuir. Etant Cardinal il composa en latin la bulle d'excommunication lancée par le Pape Pie V, contre la Reine Elisabeth; cependant il estimait cette Reine, & l'appellait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

(r) Cet événement était tout récent; car Henri IV est supposé voir secrettement Elisabeth en 1589, & c'était l'année précédente que la grande flotte de Philippe II, destinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'Amiral Drake, & dispersée par la tempête.

On a fait dans un journal de Trévoux une critique spécieuse de cet endroit. Ce n'est pas, dit-on, à la Reine Elisabeth de croire, que Rome est complaisante pour les Puissances, puisque Rome avoit osé excommunier son père.

Mais le critique ne songeait pas que le Pape n'avait excommunié le Roi d'Angleterre Henri VIII que parce qu'il craignait davantage l'Empereur Charles-Quint. Ce n'est pas la seule faute qui soit dans cet extrait de Trévoux, dont l'auteur, désavoué & condamné par la plupart de ses confrères, a mis dans ses censures peut-être plus d'injures que de raisons.



LA HENRIADE.

CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT.

D'AUMALE était prêt de ſe rendre maître du camp de Henri III, lorſque le Héros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs, & fait changer la fortune.

La Diſcorde conſole Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du ſecours. Deſcription de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La Diſcorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris, ſoulève la Sorbonne, anime les Seize contre le Parlement, & arme les moines. On livre à la main du bourreau des Magiſtrats qui tenaient pour le parti des Rois. Troubles & confuſion horrible dans Paris.

TAndis que pourſuivant leurs entretiens ſecrets,
Et peſant à loiſir de ſi grands intérêts,
Ils épuiſaient tous deux la ſcience profonde

De

De combattre, de vaincre, & de régir le monde,
La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans,
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.
Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignait l'incertitude.
A ses desseins flottans il fallait un appui ;
Il attendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent ;
Des portes de Paris leurs légions sortirent :
Le superbe d'Aumale, & Nemours & Brissac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Çanillac,
D'un coupable parti défenseurs intrépides,
Epouvantaient Valois de leurs succès rapides ;
Et ce Roi trop souvent sujet au repentir,
Regrettait le Héros qu'il avait fait partir.
Parmi ces combattans, ennemis de leur Maître,
Un frère (a) de Joyeuse osa long-temps paraître.
Ce fut lui que Paris vit passer tour à tour
Du siècle au fond d'un cloître, & du cloître à la cour:
Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse & la haire.
Du pied des saints Autels arrosés de ses pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le sang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avait consacrée.
Mais de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale (b).

LA HENRIADE.

CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT.

D'AUMALE était prêt de se rendre maître du camp de Henri III, lorsque le Héros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs, & fait changer la fortune.

La Discorde console Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris, soulève la Sorbonne, anime les Seize contre le Parlement, & arme les moines. On livre à la main du bourreau des Magistrats qui tenaient pour le parti des Rois. Troubles & confusion horrible dans Paris.

TAndis que poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisaient tous deux la science profonde

De

ibattre, de vaincre, & de régir le monde,
e avec effroi voit sur ses bords sanglans,
eaux de la Ligue abandonnés aux vents.
, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
des combats craignait l'incertitude.
eins flottans il fallait un appui;
t Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
ardemens les Ligueurs s'enhardirent;
s de Paris leurs légions sortirent:
e d'Aumale, & Nemours & Brissac,
e saint-Paul, la Châtre, Çanillac,
able parti défenseurs intrépides,
ient Valois de leurs succès rapides;
rop souvent sujet au repentir,
le Héros qu'il avait fait partir.
es combattans, ennemis de leur Maître,
(a) de Joyeuse osa long-temps paraître.
que Paris vit passer tour à tour
au fond d'un cloître, & du cloître à la cour:
pénitent, courtisan, solitaire,
uitta, reprit la cuirasse & la haire.
les saints Autels arrosés de ses pleurs,
de la Ligue animer les fureurs,
a dans le sang de la France éplorée,
u'à l'Eternel il avait consacrée.
e tant de guerriers, celui dont la valeur
lus d'effroi, répandit plus d'horreur,
cœur fut plus fier & la main plus fatale,
ous, jeune Prince, impétueux d'Aumale

Vous né du sang Lorrain, si fécond en Héros,
Vous ennemi des Rois, des loix & du repos.
La fleur de la jeunesse en tout temps l'accompagne.
Avec eux sans relâche il fond dans la campagne :
Tantôt dans le silence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des Cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi surpris portant par-tout la guerre,
Du sang des assiégeans son bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucase, ou du sommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre & les flots,
Les aigles, les vautours aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendent les vastes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux,
Dans le bois, sur les prés déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes,
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.
Déjà plein d'espérance, & de gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit & la surprise augmentaient les alarmes;
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ses armes;
Cet orageux torrent, prompt à se déborder,
Dans son choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître :
Mornay, qui procédait le retour de son Maître,
Voyait déjà les tours du superbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris;
Il court; il apperçoit dans un désordre extrême,
Les soldats de Valois, & ceux de Bourbon même:
Juste Ciel! est-ce ainsi que vous nous attendiez ?

» Henri va vous défendre, il vient, & vous fuyez.
» Vous fuyez, compagnons! Au son de sa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
Le fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ses Romains,
Au seul nom de Henri les Français se raillient:
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient,
Qu'il vienne, ce Héros, nous vaincrons sous ses yeux.
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête:
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête;
Il combat, on le suit, il change les destins;
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.
Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empressent;
La victoire revient, les Ligueurs disparaissent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives,
Des siens épouvantés les troupes fugitives;
Sa voix pour le moment les rappelle aux combats;
La voix du grand Henri précipite leurs pas:
De son front menaçant la terreur les renverse;
Leur chef les réunit, la crainte les disperse;
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné;
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe & roule un rocher qui menaçait les nues.
Mais que dis-je? il s'arrête, il montre aux assiegeans,
Il montre encore ce front redouté si long-temps.

Des siens qui l'entraînaient fougueux il se dégage;
Honteux de vivre encor il revole au carnage;
Il arrête un moment son vainqueur étonné,
Mais d'ennemis bientôt il est environné.
La mort allait punir son audace fatale.
  La Discorde le vit, & trembla pour d'Aumale:
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours;
Elle s'élève en l'air & vole à son secours.
Elle approche, elle oppose au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immense, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer, Discorde inexorable,
Pour la première fois tu parus secourable,
Tu sauvas un Héros, tu prolongeas son sort,
De cette même main ministre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais jusques-là n'épargna ses victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis.
Elle applique à ses maux une main salutaire,
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire:
Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
Tel souvent un Tyran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle:
A ses crimes secrets il fait servir son bras,
Et quand ils sont commis, il le rend au trépas.
  Henri fait profiter de ce grand avantage,

Dons le fort des combats honora son courage.
Des momens dans la guerre il connaît tout le prix.
Il presse au même instant ses ennemis surpris :
Il veut que les assauts succèdent aux batailles ;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois plein d'espérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux soldats l'exemple, & le reçoit de lui ;
Il soutient les travaux, il brave les alarmes.
La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes.
Tous les chefs sont unis, tout succède à leurs vœux ;
Et bientôt la terreur qui marche devant eux,
Des assiégés tremblans dissipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?
Mayenne a pour soldats un peuple gémissant :
Ici la fille en pleurs lui redemande un père ;
Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère :
Chacun plaint le présent, & craint pour l'avenir ;
Ce grand corps alarmé ne peut se réunir.
On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre ;
Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre ;
Tant le faible vulgaire avec légéreté,
Fait succéder la peur à la témérité.

Mayenne en frémissant voit leur troupe éperdue.
Cent desseins partageaient son ame irrésolue,
Quand soudain la Discorde aborde ce Héros,
Fait siffler ses serpens, & lui parle en ces mots :

Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance,

Toi nourri ſous mes yeux, & formé ſous mes loix,
Entends ta protectrice, & reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille & volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage;
Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes mains;
Tu les verras bientôt ſecondant nos deſſeins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, & mourir avec joie.
La Diſcorde auſſi-tôt plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol aſſuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble & les alarmes
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes;
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naiſſant dans ſon germe infecté;
Les épics renverſés ſur la terre languiſſent;
Le Ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent;
Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.
Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arroſe de ſes ondes.
Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels;
Rome jadis ſon temple & l'effroi des mortels;
Rome dont le deſtin dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les temps maîtreſſe de la terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs trônes ſanglans enchaîner tous les Rois;
L'univers fléchiſſait ſous ſon aigle terrible:
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible;

On la voit sous son joug asservir ses vainqueurs ;
Gouverner les esprits, & commander aux cœurs ;
Ses avis sont ses loix, ses décrets sont ses armes.
Près de ce Capitole ou régnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife est assis au trône des Césars.
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'autel, & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre & l'encensoir.
Là, Dieu même a fondé son Eglise naissante,
Tantôt persécutée, & tantôt triomphante :
Là, son premier Apôtre avec la vérité
Conduisit la candeur & la simplicité.
Ses successeurs heureux quelque temps l'imitèrent,
D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu ;
La pauvreté soutint leur austère vertu ;
Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien desire,
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le temps, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs :
Le Ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.
Rome, depuis ce temps puissante & profanée,
Aux conseils des méchans se vit abandonnée ;
La trahison, le meurtre, & l'empoisonnement,
De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les successeurs du Christ au fond du sanctuaire
Placèrent sans rougir l'inceste & l'adultère ;

Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ces Tyrans ſacrés regretta ſes faux Dieux.
On écouta depuis de plus ſages maximes ;
On ſut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes ;
(c) De l'Egliſe & du peuple on régla mieux les droits.
Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des Rois.
Sous l'orgueil impoſant du triple diadême
La modeſte vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reſte des humains
Eſt ſur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.

Sixte (d) alors était Roi de l'Egliſe & de Rome.
Si pour être honoré du titre de grand-homme,
Il ſuffit d'être faux, auſtère & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte ſera compté.
Il devait ſa grandeur à quinze ans d'artifices ;
Il ſut cacher quinze ans ſes vertus & ſes vices.
Il ſembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique,
Au fond du Vatican régnait la Politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
Dont nâquirent la fraude & la ſéduction.
Ce monſtre ingénieux en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis paraît ſimple & tranquille ;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots ;
Par ſes déguiſemens à toute heure elle abuſe
Les regards éblouis de l'Europe confuſe :
Le menſonge ſubtil qui conduit ſes diſcours,

De

De la vérité même empruntant le fecours,
Du fceau du Dieu vivant empreint fes impoftures,
Et fait fervir le Ciel à venger fes injures.
A peine la Difcorde avait frappé fes yeux,
Elle court dans fes bras d'un air myftérieux ;
Avec un ris malin la flatte, la careffe ;
Puis prenant tout à coup un ton plein de trifteffe ;
Je ne fuis plus, dit-elle, en ces temps bienheureux
Où les peuples féduits me préfentaient leurs vœux,
Où la crédule Europe, à mon pouvoir foumife,
Confondait dans mes loix, les loix de fon Eglife.
Je parlais, & foudain les Rois humiliés,
Du trône en frémiffant defcendaient à mes pieds ;
Sur la terre à mon gré ma voix foufflait les guerres ;
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres ;
Je tenais dans mes mains la vie & le trépas ;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les Etats.
Cet heureux temps n'eft plus. Le Sénat (e) de la France
Eteint prefque en mes mains les foudres que je lance ;
Plein d'amour pour l'Eglife, & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur ;
C'eft lui, qui le premier démafquant mon vifage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô Difcorde, ardente à te fervir,
Le féduire lui-même, ou du moins le punir !
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre ;
Commençons par la France à ravager la terre.

Que le Prince & l'Etat retombent dans nos fers.
Elle dit, & soudain s'élance dans les airs.
Loin du faste de Rome, & des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble Religion se cache en des déserts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde;
Cependant que son nom profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des Tyrans,
Le bandeau du vulgaire, & le mépris des Grands.
Souffrir est son destin, bénir est son partage.
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ses autels adorer la fortune.
Son ame pour Henri brûlait d'un saint amour;
Cette fille des Cieux sait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ses autels le culte légitime,
Adopter pour son fils ce Héros magnanime:
Elle l'en croyait digne, & ses ardens soupirs
Hâtaient cet heureux temps trop lent pour ses desirs.
Soudain la Politique & la Discorde impie
Surprennent en secret leur auguste ennemie.
Elle lève à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs;
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monstres dont toujours elle a souffert l'injure,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ses vêtemens respectés des humains,

Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.
D'un air insinuant l'adroite Politique
Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique ;
C'est là que s'assemblaient ces sages révérés,
Des vérités du Ciel interprètes sacrés,
Qui des peuples Chrétiens arbitres & modèles,
A leur culte attachés, à leur Prince fidèles,
Conservant jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse !
Du monstre déguisé la voix enchanteresse
Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs :
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ;
Par l'éclat d'une Mitre elle éblouit leur vue :
De l'avare en secret la voix lui fut vendue ;
Par un éloge adroit se savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité.
Menacé par sa voix, le faible s'intimide.
On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la dispute & le bruit,
De ces lieux en pleurant la Vérité s'enfuit.
Alors au nom de tous, un des vieillards s'écrie :
» L'Eglise fait les Rois, les absout, les châtie ;
» En nous est cette Eglise, en nous seuls est sa loi ;
» Nous réprouvons Valois, il n'est plus notre Roi.
» Sermens (f) jadis sacrés, nous brisons votre chaîne.
A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine
Trace en lettres de sang ce décret odieux.
Chacun jure par elle, & signe sous ses yeux.

Soudain elle s'envole, & d'Eglise en Eglise
Annonce aux factieux cette grande entreprise;
Sous l'habit d'AUGUSTIN, sous le froc de FRANÇOIS,
Dans les cloîtres sacrés fait entendre sa voix;
Elle appelle à grands cris tous ces spectres austères,
De leur joug rigoureux esclaves volontaires,
De la Religion reconnaissez les traits,
Dit-elle, & du Très-Haut vengez les intérêts.
C'est moi qui vient à vous, c'est moi qui vous appelle.
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne est remis.
Il est temps de sortir de l'ombre de vos Temples:
Allez d'un zèle saint répandre les exemples:
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'est servir leur Dieu que d'immoler leur Roi.
Songez que de Lévi la famille sacrée,
Du ministère saint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'autel
Des mains teintes du sang des enfans d'Israël.
Que dis-je? où sont ces temps, où sont ces jours prospères,
Où j'ai vu les Français massacrés par leurs frères?
C'était vous, Prêtres saints, qui conduisiez leurs bras;
Coligny par vous seuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le sang; que le sang coule encore.
Montrez-vous, inspirez ce peuple qui m'adore.
Le monstre au même instant donne à tous le signal;
Tous sont empoisonnés de son venin fatal;

Il conduit dans Paris leur marche solemnelle :
L'étendart (g) de la croix flottait au milieu d'elle.
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte associer les Cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prières publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles soldats,
Du sabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras ;
Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise,
La méprise en secret, & tout haut l'autorise ;
Il sait combien le peuple avec soumission
Confond le fanatisme & la Religion ;
Il connaît ce grand art, aux Princes nécessaire,
De nourrir la faiblesse & l'erreur du vulgaire.
À ce pieux scandale enfin il applaudit ;
Le sage s'en indigne, & le soldat en rit :
Mais le peuple excité, jusques aux Cieux envoie
Des cris d'emportement, d'espérance & de joie :
Et comme à son audace a succédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainsi l'Ange des mers sur le sein d'Amphitrite,
Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.
La Discorde (h) a choisi seize séditieux,
Signalés par le crime entre les factieux.
Ministres insolens de leur Reine nouvelle,

Sur son char tout sanglant ils montent avec elle ;
L'orgueil, la trahison, la fureur, le trépas,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de noblesse ;
Et jusques sous le Dais par le peuple portés,
Mayenne en frémissant les voit à ses côtés ;
Des jeux de la discorde ordinaires caprices,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices (i).
Ainsi lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes,
S'élève en bouillonnant sur la face des ondes ;
Ainsi dans les fureurs de ces embrasemens,
Qui changent les cités en de funestes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amollissent,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obscurcissent.
Dans ces jours de tumulte & de sédition,
Thémis résistait seule à la contagion ;
La soif de s'agrandir, la crainte, l'espérance,
Rien n'avait dans ses mains fait pancher sa balance ;
Son Temple était sans tache, & la simple équité
Auprès d'elle en fuyant cherchait sa sûreté.
Il était dans ce Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de son Prince, & l'organe & l'appui,
Marchait d'un pas égal entre son peuple & lui ;
Dans l'équité des Rois sa juste confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France ;

Le seul bien de l'Etat fait son ambition,
Il hait la tyrannie & la rebellion :
Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
De la soumission distingue l'esclavage ;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, & la sait réprimer.

Des tyrans de la Ligue une affreuse cohorte,
Du Temple de Thémis environne la porte :
Bussi les conduisait ; ce vil gladiateur (k),
Monté par son audace à ce coupable honneur,
Entre, & parle en ces mots à l'auguste assemblée,
Par qui des citoyens la fortune est réglée :
» Mercenaires appuis d'un dédale de loix,
» Plébeïens, qui pensez être tuteurs des Rois,
» Lâches, qui dans le trouble & parmi les cabales,
» Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
» Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix,
» Obéissez au peuple, écoutez ses décrets.
» Il fut des citoyens avant qu'il fut des maîtres.
» Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
» Ce peuple fut long-temps par vous-même abusé ;
» Il s'est lassé du sceptre, & le sceptre est brisé.
» Effacez ces grands noms qui vous gênaient sans doute,
» Ces mots de *plein-pouvoir* qu'on hait & qu'on redoute.
» Jugez au nom du peuple, & tenez au Sénat,
» Non la place du Roi, mais celle de l'Etat.
» Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.

Le Sénat répondit par un noble silence.
Tels dans les murs de Rome abattus & brûlans,
Ces Sénateurs courbés sous le fardeau des ans,
Attendaient fièrement, sur leur siége immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquilles.
Bussi plein de fureur, & non pas sans effroi,
Obéissez, dit-il, tyrans, ou suivez-moi.....
Alors Harley se lève, Harlay, ce noble guide,
Ce Chef d'un Parlement, juste autant qu'intrépide;
Il se présente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les Chefs de la Justice,
Brûlans de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des Tyrans leurs généreuses mains.
Muse, redites-moi ces noms chers à la France,
Consacrez ces Héros qu'opprima sa licence:
Le vertueux de Thou (*l*), Molé, Scarron, Bayeul,
Potier, cet homme juste, & vous, jeune Longueil,
Vous, en qui pour hâter vos belles destinées,
L'esprit & la vertu devançaient les années;
Tout le Sénat, enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe est mené
Dans cet affreux (*m*) château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime & l'innocence.
Ainsi ces factieux ont changé tout l'Etat;
La Sorbonne est tombée, il n'est plus de Sénat.
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables?
Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables?

Qui sont ces Magistrats, que la main d'un bourreau,
Par l'ordre des Tyrans précipite au tombeau?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson (n), Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas:
Mânes trop généreux, vous n'en rougissez pas;
Vos noms toujours fameux, vivront dans la mémoire;
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.

Cependant la Discorde au milieu des mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins;
D'un air fier & content sa cruauté tranquille
Contemple les effets de la guerre civile;
Dans ces murs tout sanglans des peuples malheureux
Unis contre leur Prince, & divisés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste patrie avançant les ruines,
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et par-tout le débris, le carnage, & les morts.



NOTES DE L'ÉDITEUR.

(*a*) *Henri, Comte de Bouchage, frère puîné du Duc de Joyeuse, tué à Coutras.*

Un jour qu'il passait à Paris à quatre heures du matin, près du Couvent des Capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les Anges chantaient les matines dans le Couvent. Frappé de cette idée, il se fit Capucin sous le nom de frère Ange. Depuis il quitta son froc, & prit les armes contre Henri IV. Le Duc de Mayenne le fit Gouverneur du Languedoc, Duc & Pair, & Maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le Roi : mais un jour ce Prince étant avec lui sur un balcon, au dessous duquel beaucoup de peuple était assemblé : Mon cousin, *lui dit Henri IV,* ces gens-ci me paraissent fort aises de voir ensemble un apostat & un renégat. *Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuse dans son Couvent, où il mourut.*

(b) *Le Chevalier d'Aumale, frère du Duc d'Aumale, de la maison de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des sorties pendant le siége de Paris, & inspirait aux habitans sa valeur & sa confiance.*

(c) Voyez *l'histoire des Papes.*

(d) *Sixte-Quint, étant Cardinal de Montalte, contrefit si bien l'imbécille près de quinze années, qu'on l'appellait communément l'Asne d'Ancone. On sait avec quel artifice il obtint la Papauté, avec quelle hauteur il régna.*

(e) *On sait que pendant les guerres du treizième siècle entre les Empereurs & les Pontifes de Rome, Grégoire IX eut la hardiesse, non-seulement d'excommunier l'Empereur Frédéric II, mais encore d'offrir la Couronne impériale à Robert, frère de St. Louis. Le Parlement de France assemblé, répondit au nom du Roi, que ce n'était pas au Pape à déposséder un Souverain, ni au frère d'un Roi de France à recevoir de la main d'un Pape une Couronne, sur laquelle ni lui, ni le St. Père, n'avaient aucun droit. En 1570, le Parlement sédentaire donna un Arrêt contre la Bulle* In cœna Domini.

On connait ses Remontrances célèbres sous Louis XI, au sujet de la Pragmatique-Sanction: celles qu'il fit à Henri III contre la Bulle scandaleuse de Sixte-Quint, qui appellait la maison régnante, génération bâtarde, *&c. & sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la Cour de Rome.*

(f) *Le 17 de Janvier de l'an 1589, la Faculté de Théologie de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré, que les sujets étaient déliés de leur serment de fidélité, & pouvaient légitimement faire la guerre au Roi. Le Fèvre, Doyen, & quelques-uns des plus sages,*

refusèrent de signer. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce décret, que la tyrannie de la Ligue avait arraché de quelques-uns de son corps. Tous les Ordres Religieux, qui comme la Sorbonne s'étaient déclarés contre la maison Royale, se rétractèrent depuis comme elle. Mais si la maison de Lorraine avait eu le dessus, se serait-on rétracté?

(g) *Dès qu'Henri III & le Roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plupart des Moines endossèrent la cuirasse, & firent la garde avec les Bourgeois. Cependant cet endroit du poëme désigne la procession de la Ligue, où douze cens Moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Rose, Evêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort d'Henri III.*

(h) *Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particuliers séditieux, comme l'a marqué l'Abbé le Gendre, dans sa petite Histoire de France; mais on les nomma les Seize, à cause des seize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences & leurs émissaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête seize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient Bussy-le-Clerc, Gouverneur de la Bastille, ci-devant maître en fait d'armes; la Bruyère, Lieutenant particulier; le Commissaire Louchard; Emmonot & Morin, Procureurs; Oudinet, Passart, & sur-tout Senaut, Commis au Greffe du Parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui le premier développa cette ques-*

tion obscure & dangereuse, du pouvoir qu'une nation peut avoir sur son Roi. Je dirai en passant que Senaut était père du Père Senaut, cet homme éloquent, qui est mort Général des Prêtres de l'Oratoire en France.

[i] *Les Seize furent longtemps indépendans du Duc de Mayenne. L'un d'eux, nommé Normand, dit un jour dans la chambre du Duc;* Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.

(k) *Le 16 Janvier 1589, Bussy-le-Clerc, l'un des Seize, qui de tireur d'armes était devenu Gouverneur de la Bastille, & le Chef de cette faction, entra dans la grand'chambre du Parlement, suivi de cinquante satellites: il présenta au Parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnaître la maison Royale.*

Sur le refus de la Compagnie, il mena lui-même à la Bastille tous ceux qui étaient opposés à son parti; il les y fit jeûner au pain & à l'eau, pour les obliger à se racheter plutôt de ses mains: Voilà pourquoi on l'appellait le grand Pénitencier du Parlement.

(l) *Augustin de Thou II du nom, oncle de ce célèbre historien; il eut la charge de Président du fameux Pibrac en 1585.*

Molé ne peut être qu'Edouard Molé, Conseiller au Parlement, mort en 1634.

Scarron était le bisaïeul du fameux Scarron, si connu par ses poësies, & par l'enjouement de son esprit.

Bayeul était oncle du Surintendant des finances.

Nicolas Potier de No-

vion, surnommé de Blanc-ménil, *parce qu'il possédait la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Bastille avec les autres, mais emprisonné au Louvre, & prêt d'être condamné à être pendu par les Seize.*

(m) *La Bastille.*

[n] *En 1591, un Vendredi 15 Novembre, Barnabé Brisson, homme très-savant, & qui faisait les fonctions de premier Président en l'absence d'Achilles de Harlay. Claude Larcher, Conseiller aux Enquêtes, & Jean Tardif, Conseiller au Châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit Châtelet, par l'ordre des Seize. Il est à remarquer que Hamilton, Curé de Saint Côme, furieux Ligueur, était venu prendre lui-même Tardif dans sa maison, ayant avec lui des Prêtres, qui servaient d'archers.*



LA HENRIADE.

CHANT CINQUIÈME.

ARGUMENT.

Les assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatisme, qui conduit ce parricide. Sacrifice des Ligueurs aux Esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentiment de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'Armée.

CEpendant s'avançaient ces machines mortelles,
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles :
Et le fer & le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts ;
Les Seize & leur courroux, Mayenne & sa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche insolence,

Des Docteurs de la Loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours:
La victoire à grands pas s'approchait sur ses traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces;
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers:
Ses foudres impuissans se perdaient dans les airs;
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privait les assiégés d'un secours nécessaire.
Ses Soldats dans la France errans de tous côtés,
Sans secourir Paris, désolaient nos cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuisée
Pût offrir à son bras une conquête aisée;
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié
Leur préparait un maître au lieu d'un allié;
Lorsque d'un furieux la main déterminée
Sembla pour quelque temps changer la destinée.
Vous, des murs de Paris tranquilles habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux temps;
Pardonnez si ma main retrace à la mémoire
De vos aïeux séduits la criminelle histoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous;
Votre amour pour vos Rois les a réparé tous.
L'Eglise a de tout temps produit des solitaires,
Qui rassemblés entr'eux sous des règles sévères,
Et distingués en tout du reste des mortels,
Se consacraient à Dieu par des vœux solemnels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,

Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu servir.
Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les chaires ;
Mais souvent enivrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues ;
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues :
Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie,
Ont vu long-temps leur secte en Espagne établie ;
Et de l'obscurité des plus humbles emplois,
Ont passé tout à coup dans les palais des Rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puissance,
Cet Ordre respecté fleurissait dans la France,
Protégé par les Rois, paisible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.

Clément (*a*) dans la retraite avait dès son jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.
Esprit faible, & crédule en sa dévotion,
Il suivait le torrent de la rebellion.
Sur ce jeune insensé la Discorde fatale
Répandit le venin de sa bouche infernale.
Prosterné chaque jour aux pieds des saints autels,
Il fatiguait les Cieux de ses vœux criminels.
On dit, que tout souillé de cendre & de poussière,
Un jour il prononça cette horrible prière :

Dieu qui venges l'Eglise & punis les Tyrans,
Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans ?

Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favoriser le meurtre, & bénir les parjures ?
Grand Dieu ! par tes fléaux c'est trop nous éprouver ;
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
Détourne loin de nous la mort & la misère ;
Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colère.
Vien, des Cieux enflammés abaisse la hauteur ;
Fait marcher devant toi l'Ange exterminateur,
Vien, descens, arme toi, que ta foudre enflammée
Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilége armée ;
Que les Chefs, les soldats, les deux Rois expirans,
Tombent comme la feuille éparse au gré des vents ;
Et que sauvés par toi, nous Ligueurs Catholiques
Sur leurs corps tout sanglans t'adressent leurs cantiques.

La Discorde attentive en traversant les airs,
Entend ces cris affreux, & les porte aux Enfers.
Elle amène à l'instant de ces Royaumes sombres,
Le plus cruel Tyran de l'Empire des ombres.
Il vient, le FANATISME est son horrible nom :
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans son sein, l'embrasse & le déchire.

C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon (b)
Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des mères gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain :
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.

C'est lui qui de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-temps,
A l'affreux Teutatès (c) il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentaient des Druïdes.
Du haut du Capitole il criait aux païens,
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.
Mais lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise;
Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise;
Et dans les cœurs Chrétiens inspirant ses fureurs,
De Martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.
Dans Londre il a formé la secte (d) turbulente,
Qui sur un Roi trop faible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces buchers solemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.
Toujours il revêtait dans ses déguisemens,
Des Ministres des Cieux les sacrés ornemens:
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guise & la taille & les traits,
De ce superbe Guise, en qui l'on vit paraître,
Le Tyran de l'Etat, & le Roi de son Maître;
Et qui toujours puissant même après son trépas,
Trainait encor la France à l'horreur des combats.
D'un casque redoutable il a chargé sa tête:

Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête;
Son flanc même est percé des coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut massacré dans Blois;
Et la voix de son sang qui coule en abondance,
Semble accuser Valois, & demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil,
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
La superstition, la cabale inquiète,
Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à sa porte, & l'ouvrent à l'instant.
Il (e) entre, & d'une voix majestueuse & fière,
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta prière;
Mais n'aura-t'il de toi pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle, & des vœux impuissans?
Au Dieu que sert la Ligue, il faut d'autres offrandes;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith (f) autrefois pour sauver son païs,
N'eut offert à son Dieu que des pleurs & des cris,
Si craignant pour les siens, elle eut craint pour sa vie,
Judith eut vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les saints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.
Mais tu rougis déja de l'avoir différée.....
Cours, vole, & que ta main dans le sang consacrée,
Délivrant les Français de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome, & l'univers & moi.
Par un assassinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir sa perfidie;

Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi:
Ce qui fut crime en lui, sera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Eglise:
Le meurtre est juste alors, & le Ciel l'autorise.
Que dis-je? il le commande, il t'instruit par ma voix,
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois.
Heureux si tu pouvais, consommant sa vengeance,
Joindre le Navarrois au Tyran de la France;
Et si de ces deux Rois tes citoyens sauvés,
Te pouvaient!.... mais les temps ne sont pas arrivés:
Bourbon doit vivre encor; le Dieu qu'il persécute
Réserve à d'autres mains la gloire de sa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux rempli les grands desseins,
Et reçoi ce présent qu'il te fait par mes mains,
Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la haine avoit trempée;
Dans la main de Clément il met ce don fatal;
Il fuit, & se replonge au séjour infernal.
Trop aisément trompé, le jeune solitaire
Des intérêts des Cieux se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent,
Il implore à genoux le bras du Tout-puissant;
Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.
Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur!
Clément goûtait alors un paisible bonheur;
Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence;
Sa tranquille fureur marche les yeux baissés;

Ses (g) sacriléges vœux au Ciel sont adressés;
Son front de la vertu porte l'empreinte austère,
Et son fer parricide est caché sous la haire.
Il marche; ses amis instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect, aux portes le conduisent,
Bénissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,
Placent déja son nom parmi les noms sacrés,
Dans les fastes de Rome à jamais révérés;
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrépides soutiens de la foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisaient en pleurant les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle, & le Chrétien sincère,
Ont porté trop souvent le même caractère;
Ils ont même courage, ils ont mêmes desirs.
Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs:
Du vrai zèle & du faux, vains juges que nous sommes,
Souvent des scélérats ressemblent aux grands-hommes.

Mayenne, dont les yeux savent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, & feint de l'ignorer;
De ce crime odieux son prudent artifice
Songe à cueillir le fruit sans en être complice:
Il laisse avec adresse au plus séditieux
Le soin d'encourager ce jeune furieux...

Tandis que des Ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduisait le perfide,
Des Seize en même temps le sacrilége effort
Sur cet événement interrogeait le sort.
Jadis de Médicis (k) l'audace curieuse
Chercha de ces secrets la science odieuse,
Approfondit long-temps cet art surnaturel,
Si souvent chimérique, & toujours criminel.
Tout suivit son exemple, & le peuple imbécille,
Des vices de la Cour imitateur servile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.
Dans l'ombre de la nuit sous une voûte obscure,
Le silence a conduit leur assemblée impure,
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dressé sur un tombeau:
C'est là que des deux Rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs sacriléges mains ont mêlé sur l'autel,
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux des lances sont rangées;
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées;
Appareil menaçant de leur mystère affreux.
Le Prêtre de ce Temple est un de ces Hébreux,
Qui proscrits sur la terre, & citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde,
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli dès long-temps toutes les Nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie

Commencent à grands cris ce sacrifice impie;
Leurs parricides bras se lavent dans le sang;
De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc;
Avec plus de terreur, & plus encor de rage,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image;
Et pensent [i] que la mort, fidèle à leur courroux,
Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.
L'Hébreux [k] joint cependant la prière au blasphème:
Il invoque l'abyme, & les Cieux, & Dieu même;
Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre, & celui des Enfers.
Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Phytonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel,
Le simulacre affreux du Prêtre Samuel.
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophètes menteurs tonnait la bouche impie:
Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus [l],
Maudit au nom des Dieux les armes de Crassus.
Aux magiques accens que sa bouche prononce,
Les Seize osent du Ciel attendre la réponse;
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer:
Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la nature;
De ces antres muets sort un triste murmure;
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Poussent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparait

Apparaît à leurs yeux fur un char de victoire ;
Des lauriers couronnaient fon front noble & ferein,
Et le fceptre des Rois éclatait dans fa main.
L'air s'embrafe à l'inftant par les traits du tonnerre ;
L'autel couvert de feux tombe, & fuit fous la terre ;
Et les Seize éperdus, l'Hébreu faifi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois fa perte inévitable.
Dieu du haut de fon trône avait compté fes jours;
Il avait loin de lui retiré fon fecours;
La mort impatiente attendait fa victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettait un crime.
Clément au camp Royal a marché fans effroi.
Il arrive, il demande à parler à fon Roi;
Il dit, que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadême,
Et révéler au Roi des fecrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'obferve long-temps;
On craint fous cet habit un funefte myftère.
Il fubit fans alarme un examen févère;
Il fatisfait à tout avec fimplicité;
Chacun dans fes difcours croit voir la vérité.
La garde aux yeux du Roi le fait enfin paraître.

L'afpect du Souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux;
Il obferve à loifir la place de fes coups;
Et le menfonge adroit, qui conduifait fa langue,
Lui dicta cependant fa perfide harangue.

Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix
S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les Rois,
Permettez avant tout, que mon cœur le bénisse
Des biens que va sur vous répandre sa justice.
Le vertueux Potier (*m*), le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
Harlay (*n*), le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs,
Rassemble vos sujets, & confond les Ligueurs.
Dieu qui bravant toujours les puissans & les sages,
Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages,
Devant le grand Harley lui-même m'a conduit.
Rempli de sa lumière, & par sa bouche instruit,
J'ai volé vers mon Prince, & vous rends cette lettre,
Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre.
Valois reçoit la lettre avec empressement.
Il bénissait les Cieux d'un si prompt changement;
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
Récompenser ton zèle & payer ton service?
En lui disant ces mots, il lui tendait les bras;
Le monstre au même instant tire son coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le sang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie;
Mille bras sont levés pour punir l'assassin
Lui sans baisser les yeux les voit avec dédain;
Fier de son parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompense:
De la France & de Rome il croit être l'appui;

Il pense voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui,
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuse illusion !
Digne à la fois d'horreur & de compassion,
Et de la mort du Roi moins coupable peut-être
Que ces lâches Docteurs, ennemis de leur maître;
Dont la voix répandant un funeste poison,
D'un faible solitaire égara la raison.

Déjà Valois touchait à son heure dernière;
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumière;
Ses courtisans en pleurs, autour de lui rangés,
Par leurs desseins divers en secrets partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou sincères, ou feintes.
Quelques-uns, que flattait l'espoir du changement,
Du danger de leur Roi s'affligeaient faiblement;
Les autres, qu'occupait leur crainte intéressée,
Pleuraient au lieu du Roi leur fortune passée.

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi; mais les cœurs nés sensibles
Sont aisément émus dans ces momens horribles.
Henri ne se souvint que de son amitié;
En vain son intérêt combattait sa pitié;
Ce Héros vertueux se cachait à lui-même,
Que la mort de son Roi lui donne un diadême.

Valois tourna sur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appesantis qu'allait fermer la mort;

Et touchant de fa main fes mains victorieufes;
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreufes,
L'univers indigné doit plaindre votre Roi:
Vous, Bourbon, combattez, régnez, & vengez-moi.
Je meurs, & je vous laiffe aux milieu des orages,
Affis fur un écueil couvert de mes naufrages;
Mon trône vous attend, mon trône vous eft dû;
Jouiffez de ce bien par vos mains défendu:
Mais fongez que la foudre en tout temps l'environne;
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
Puiffiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains fon culte & fon autel!
Adieu, régnez heureux; qu'un plus puiffant génie,
Du fer des affaffins défende votre vie.
Vous connaiffez la ligue, & vous voyez fes coups,
Ils ont paffé par moi pour aller jufqu'à vous;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
Jufte Ciel! épargnez une vertu fi rare.
Permettez!.... A ces mots l'impitoyable mort
Vient (o) fondre fur fa tête & termine fon fort.
Au bruit de fon trépas Paris fe livre en proie
Aux tranfports odieux de fa coupable joie;
De cent cris de victoire ils rempliffent les airs:
Les travaux font ceffés, les Temples font ouverts;
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes:
Ils confacrent ce jour à d'éternelles fêtes.
Bourbon, n'eft à leurs yeux qu'un Héros fans appui,
Qui n'a plus que fa gloire & fa valeur pour lui.
Pourra-t'il réfifter à la Ligue affermie,

A l'Église en courroux, à l'Espagne ennemie,
Aux traits du Vatican si craints, si dangereux,
A l'or du nouveau monde encore plus puissant qu'eux ?
Déjà quelques guerriers funestes politiques,
Plus mauvais citoyens que zélés Catholiques,
D'un scrupule affecté colorant leur dessein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin;
Mais le reste enflammé d'une ardeur plus fidèle,
Pour la cause des Rois redouble encor son zèle.
Ces amis éprouvés, ces généreux soldats,
Que long-temps la victoire a conduit sur ses pas,
De la France incertaine ont reconnu le Maître;
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves Chevaliers, les Givris, les Daumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la terre:
Moins faits pour disputer, que formés pour la guerre,
Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs loix,
C'est l'honneur qui leur parle, ils marchent à sa voix.
Mes amis, dit Bourbon, c'est vous dont le courage
Des Héros de mon sang me rendra l'héritage;
Les Pairs & l'huile sainte, & le sacre des Rois,
Font les pompes du trône, & ne font pas mes droits.
C'est sur un bouclier qu'on vit vos premiers Maîtres
Recevoir les sermens de vos braves ancêtres.
Le champ de la victoire est le temple où vos mains
Doivent aux Nations donner leurs Souverains.
C'est ainsi qu'il s'explique; & bientôt il s'apprête
A mériter son trône en marchant à leur tête.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

[a] *Jacques Clément, de l'ordre des Dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans & demi, & venait de recevoir l'ordre de Prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.*

[b] *Pays des Ammonites, qui jetaient leurs enfans dans les flammes au son des tambours & des trompettes, en l'honneur de la Divinité, qu'ils adoraient sous le nom de Moloc.*

[c] *Teutatès était un des Dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr que ce fût le même que Mercure; mais il est constant qu'on lui sacrifiait des hommes.*

[d] *Les Enthousiastes, qui étaient appellés* INDÉPENDANS, *furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I, Roi d'Angleterre.*

(e) *On imprima à Paris, & on débita publiquement en 1589, une relation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on assurait, qu'un Ange lui avait apparu, lui avait montré une épée nue, & lui avait ordonné de tuer le Tyran.*

Cet écrit se trouve dans la SATYRE MENIPPÉE.

(f) *Frère Jacques Clément étant déja à Saint-Cloud, quelques personnes qui se défierent de lui,*

pirèrent pendant la nuit : ils le trouvèrent dormant d'un profond sommeil, son bréviaire auprès de lui, ouvert à l'article de Judith.

(g) *Il jeûna, se confessa, & communia avant de partir pour aller assassiner le Roi.*

(h) *Catherine de Médicis avait mis la magie si fort à la mode en France, qu'un Prêtre nommé Sechelles, qui fut brûlé en* Grève *sous Henri III, pour* sorcellerie, *accusa douze cens personnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la stupidité étaient poussées si loin dans ces temps-là, qu'on n'entendait parler que d'exorcismes & de condamnations au feu. On trouvait par-tout des hommes assez sots pour se croire magiciens, & des Juges superstitieux, qui les punissaient de bonne-foi comme tels.*

(i) *Plusieurs Prêtres ligueurs avaient fait faire de petites images de cire, qui représentaient Henri III & le Roi de Navarre : ils les mettaient sur l'autel, les perçaient pendant la messe quarante jour consécutifs, & le quarantième jour les perçaient au cœur.*

(k) *C'était pour l'ordinaire des Juifs, que l'on se servait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la cabale dont les Juifs se disaient seuls dépositaires. Catherine de Médicis, la Maréchale d'Ancre, & beaucoup d'autres, employèrent des Juifs à ces prétendus sortilèges.*

(l) *Ateius, Tribun du peuple, ne pouvant empêcher Crassus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brasier ardent à*

la porte de la ville par où Crassus sortait, y jeta certaines herbes, & maudit l'expédition de Crassus en invoquant des Divinités infernales.

(m) *Potier, Président du Parlement, dont il est parlé ci-devant.*

Villeroi, qui avait été Secrétaire d'Etat sous Henri III, & qui avait pris le parti de la Ligue pour avoir été insulté en présence du Roi, par le Duc d'Epernon.

(n) *Achille de Harlay, qui était alors gardé à la Bastille par Bussi-le-Clerc. Jacques Clément présenta au Roi une lettre de la part de ce Magistrat. On n'a point su si la lettre était contrefaite, ou non; c'est ce qui est étonnant dans un fait de cette importance; & c'est ce qui me ferait croire que la lettre était véritable, & qu'on l'aurait surprise au premier Président de Harlay; autrement on aurait fait sonner bien haut cette fausseté contre la Ligue.*

(o) *Henri III, mourut de sa blessure le 3 d'Août, à deux heures du matin, à Saint-Cloud; mais non point dans la même maison, où il avait pris avec son frère la résolution de la St. Barthélémi, comme l'ont écrit plusieurs Historiens; car cette maison n'était point encore bâtie du temps de la St. Barthélémi.*



LA HENRIADE.

CHANT SIXIÈME.

ARGUMENT.

Après la mort de Henri III, les Etats de la ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la ville; l'assemblée des Etats se sépare : ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts : description de ce combat. Apparition de saint Louis à Henri IV.

C'Est un usage antique & sacré parmi nous,
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des Rois si chers à la patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le peuple au même instant entre en ses premiers droits,
Il peut choisir un Maître, il peut changer ses loix;

Les Etats assemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent sa puissance;
Ainsi de nos aïeux les augustes décrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
La Ligue audacieuse, inquiéte, aveuglée,
Ose de ces Etats ordonner l'assemblée (*a*),
Et croit avoir acquis par un assassinat
Le droit d'élire un Maître, & de changer l'Etat.
Ils pensaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un Monarque unirait leurs desseins;
Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints;
Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être;
Et qu'enfin quel qu'il soit, le Français veut un Maître.
Bientôt à ce Conseil accourent à grand bruit
Tous ces Chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
L'Ambassadeur de Rome, & celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix
Ils allaient insulter aux mânes de nos Rois.
Le luxe toujours né des misères publiques,
Prépare avec éclat ces Etats tyranniques.
Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
De nos antiques Pairs, augustes successeurs,
Qui près de Rois assis, nés Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus, ont encor l'apparence.
Là de nos Parlemens les sages Députés,
Ne défendirent point nos faibles libertés,

On n'y vit point des Lys l'appareil ordinaire ;
Le Louvre est étonné de sa pompe étrangère.
Là le Légat de Rome est d'un siége honoré ;
Près de lui pour Mayenne un Dais est préparé.
Sous ce Dais on lisait ces mots épouvantables :
» Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables
» Osent tout entreprendre & ne rien épargner,
» Que la mort de Valois vous apprenne à régner.
On s'assemble, & déjà les partis, les cabales,
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,
S'adresse au Légat seul, & devant lui déclare,
Qu'il est temps que les Lys rampent sous la Thiare ;
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,
Ce monument (*b*) affreux du pouvoir monachal,
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les autels, & qui les déshonore,
Qui tout couvert de sang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer sacré ;
Comme si nous vivions dans ces temps déplorables,
Où la terre adorait des Dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiser par le sang des humains.
Celui-ci corrompu par l'ordre de l'Ibérie,
A l'Espagnol qu'il hait, veut vendre sa patrie.
Mais un parti puissant d'une commune voix,
Plaçait déja Mayenne au trône de nos Rois.
Ce rang manquait encor à sa vaste puissance ;

Et de ces vœux hardis l'orgueilleuse espérance
Dévorait en secret, dans le fond de son cœur,
De ce grand nom de Roi, le dangereux honneur.
Soudain Potier (c) se lève, & demande audience;
La rigide vertu faisait son éloquence.
Dans ce temps malheureux par le crime infecté,
Potier fut toujours juste, & pourtant respecté.
Souvent on l'avait vu, par sa mâle constance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conservant sur eux sa vieille autorité,
Leur montrer la justice avec impunité.
Il élève sa voix, on murmure, on s'empresse,
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte cesse.
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante.
Tel paraissait Potier dictant ses justes loix,
Et la confusion se taisait à sa voix.
» Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême
» Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
» Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir,
» Et je le choisirais si je pouvais choisir.
» Mais nous avons nos loix, & ce Héros insigne,
» S'il prétend à l'Empire, en est dès-lors indigne.
Comme il disoit ces mots, Mayenne entre soudain,
Avec tout l'appareil qui suit un Souverain.
Potier le voit entrer sans changer de visage:
» Oui, Prince, poursuit-il d'un ton plein de courage;

» Je vous estime assez pour oser contre vous,
» Vous adresser ma voix pour la France & pour nous.
» En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.
» La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître
» Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
» Pour soutenir leur trône, & non pour l'usurper.
» Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre;
» Le sang d'un Souverain doit suffire à sa cendre;
» S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
» Changez avec l'Etat que le Ciel a changé:
» Périsse avec Valois votre juste colère;
» Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.
» Le Ciel, ce juste Ciel, qui vous chérit tous deux,
» Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
» Mais j'entends le murmure, & la clameur publique.
» J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique:
» Je vois d'un zèle faux nos Prêtres emportés,
» Qui le fer à la main.... Malheureux, arrêtez:
» Quelle loix, quel exemple, ou plutôt quelle rage
» Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage?
» Le fils de Saint-Louis, parjure à ses sermens,
» Vient-il de nos autels briser les fondemens?
» Aux pieds de ces autels il demande à s'instruire;
» Il aime, il suit les loix dont vous bravez l'empire.
» Il sait dans toute secte honorer les vertus,
» Respecter votre culte, & même vos abus.
» Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes,
» Le soin que vous prenez de condamner les hommes;

» Comme un Roi, comme un père, il vient vous gouverner :
» Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardonner.
» Tout est libre avec lui ; lui seul ne peut-il l'être ?
» Quel droit vous a rendus Juges de votre maître ?
» Infidèles Pasteurs, indignes Citoyens !
» Que vous ressemblez mal à ces premiers Chrétiens,
» Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre,
» Marchaient sans murmurer sous un Maître idolâtre,
» Expiraient sans se plaindre, & sur les échafauts,
» Sanglans, percés de coups, bénissaient leurs bourreaux !
» Eux seuls étaient Chrétiens, je n'en connais point d'autres.
» Ils mourraient pour leurs Rois, vous massacrez les vôtres.
» Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux,
» S'il aime à se venger, barbares, c'est de vous.
A ce hardi discours aucun n'osait répondre ;
Par des traits trop puissans ils se sentaient confondre ;
Ils repoussaient en vain, de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitaient leurs pensées,
Quand soudain mille voix jusqu'au Ciel élancées,
Font par-tout retentir, avec un bruit confus,
Aux armes, Citoyens, ou nous sommes perdus.
Les nuages épais que formait la poussière,
Du soleil dans les champs dérobaient la lumière.
Des tambours, des clairons le son rempli d'horreur,

De la mort qui les suit était l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échappés sur la terre,
Précédés par les vents, & suivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs;
Les orages fougueux parcourent l'univers.
C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui lasse du repos, & de sang affamée,
Faisait entendre au loin ses formidables cris,
Remplissait la campagne, & marchait vers Paris.
Bourbon n'employait point ces momens salutaires,
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer son tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;
Ses mains ne chargeaient point ces rives désolées,
De l'appareil pompeux de ces vains mausolées,
Par qui malgré l'injure & des temps & du sort,
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois, dans la demeure sombre,
Envoyer des tributs plus dignes de son ombre;
Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,
Et rendre heureux son peuple, après l'avoir soumis.
Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des Etats consternés le Conseil se sépare:
Mayenne au même instant court au haut des remparts;
Le soldat rassemblé vole à ses étendarts:
Il insulte à grands cris le Héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, & tout pour la défense.
Paris n'était point tel en ces temps orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.

Cent forts qu'avaient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces fauxbourgs aujourd'hui si pompeux & si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
Etaient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, & la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours, & leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages:
On voit les bataillons rompus & renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.
Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
On entendait gronder ces (*d*) bombes effroyables;
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé

Vole avec la prison qui le tient renfermé :
Il la brise, & la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abymes ouverts,
Des noirs torrens de soufre épandus dans les airs;
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir;
C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes :
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroi.
Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur;
D'un œil ferme & stoïque, il regarde la guerre
Comme un fléau du Ciel, affreux, mais nécessaire.
Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son Maître & le suit.
Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
C'est là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les fossés de fascines, de morts;

Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent;
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte: il a déjà, de ses mains triomphantes,
Arboré de ses Lys les enseignes flottantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi;
Ils semblaient respecter leur vainqueur & leur Roi.
Ils cédaient: mais Mayenne à l'instant les ranime;
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime;
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce Roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat à son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre:
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des Lys l'étendart de Lorraine.
Les assiégeans surpris, sont par-tout renversés,
Cent fois victorieux, & cent fois terrassés;
Pareils à l'Océan poussé par les orages

Qui couvre à chaque instant, & qui fuit ses rivages ;
Jamais le Roi, jamais son illustre rival,
N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du sang & du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.
Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos Rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre & de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, & dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Essex monte à la brêche où combattait d'Aumale ;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troies on peint les demi-Dieux.
Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançaient, combattaient, frappaiant, mourraient ensemble.
Ange, qui conduisiez leur fureur & leurs bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel Héros enfin prîtes-vous la querelle ?
Pour qui panchâtes des Cieux la balance éternelle ?
Long-temps Bourbon, Mayenne, Essex, & son rival,

Affiégeans, affiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus jufte eut enfin l'avantage :
Enfin Bourbon l'emporte, il fe fait un paffage;
Les Ligueurs fatigués ne lui réfiftent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les Nymphes confternées,
Les digues qu'on oppofe à fes flots orageux,
Soutiennent quelque temps fon choc impétueux:
Mais bientôt renverfant fa barrière impuiffante,
Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante;
Déracine en paffant ces chênes orgueilleux,
Qui bravaient les hivers, & qui touchaient les Cieux;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et pourfuit les troupeaux fuyans dans les campagnes:
Tel Bourbon defcendait à pas précipités,
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés:
Tel d'un bras foudroyant fondant fur les rebelles,
Il moiffonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, difperfés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes:
Il rentre dans Paris fuivi de fes cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs fanglans fe répandent foudain.
Du foldat effréné la valeur tourne en rage,
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point, fon vol impétueux
Pourfuivait l'ennemi fuyant devant fes yeux.

Sa victoire l'enflamme, & sa valeur l'emporte;
Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte:
Compagnons, apportez & le fer & les feux,
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.
Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue.
Son corps majestueux, maître des élémens,
Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents.
De la Divinité les vives étincelles
Etalaient sur son front des beautés immortelles;
Ses yeux semblaient remplis de tendresse & d'horreur.
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur!
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent Rois tes aïeux l'immortel héritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,
Egorger tes sujets, & régner sur des morts.
Arrête..... A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage: Henri plein de l'ardeur
Que le combat encore enflammait dans son cœur,
Semblable à l'Océan qui s'appaise & qui gronde:
O fatal habitant de l'invisible monde!
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur:
Je suis cet heureux Roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père;
Ce Louis qui jadis combattait comme toi;
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi;
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire & qui t'aime;

Dieu fur ton trône un jour te conduira lui-même;
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence & non de ta valeur.
C'eſt Dieu qui t'en inſtruit, & c'eſt Dieu qui m'envoie.
Le Héros à ces mots verſe des pleurs de joie.
La paix a dans ſon cœur étouffé ſon courroux:
Il s'écrie, il ſoupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur ſon ame eſt pénétrée:
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſacrée;
Trois fois ſon père échappe à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Etrangers & Français, Chefs, Citoyens, Soldats,
Font pleuvoir ſur le Roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de ſa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un œil triſte & tranquille:
Français, s'écria-t'il, & toi fatale ville,
Citoyens malheureux, peuple faible & ſans foi,
Juſqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi?
Alors, ainſi que l'aſtre, auteur de la lumière,
Après avoir rempli ſa brûlante carrière,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux;
Et plus grands à nos yeux paraît fuir loin de nous,
Loin des murs de Paris le Héros ſe retire,

Le cœur plein du saint Roi, plein du Dieu qui l'inspire.
Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois
Au pied d'un chêne assis dicta ses justes loix.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable ?
Vincenne, (c) tu n'es plus qu'un donjon détestable,
Qu'une prison d'Etat, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent du faîte du pouvoir
Ces Ministres, ces Grands, qui tonnent sur nos têtes,
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles, tour à tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.
Bientôt de l'Occident où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels en ce sanglant séjour,
Ces morts & ces combats qu'avait vu l'œil du jour.



NOTES DE L'ÉDITEUR.

(a) *Comme on a plus d'égard dans un poëme épique à l'ordonnance du dessein, qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort d'Henri III, les Etats de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après.*

(b) *L'Inquisition, que les Ducs de Guise voulurent établir en France.*

(c) *Potier de Blanc-Ménil, Président du Parlement, dont il est question dans le quatrième & cinquième chant.*

Il demanda publiquement au Duc de Mayenne la permission de se retirer vers Henri IV. (Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur, *lui dit-il*; mais je ne puis vous regarder comme mon maître.)

(d) *C'est dans les guerres de Flandres, sous Philippe II, qu'un Ingénieur Italien fit usage des bombes pour la première fois. Presque tous nos arts sont dûs aux Italiens.*

(e) *On sait combien d'illustres prisonniers d'Etat les Cardinaux de Richelieu & Mazarin firent enfermer à Vincennes. Lorsqu'on travaillait à la Henriade, le Secrétaire d'Etat* le Blanc *était prisonnier dans ce château & il y fit ensuite enfermer ses ennemis.*

LA HENRIADE.

CHANT SEPTIÈME.

ARGUMENT.

SAINT LOUIS transporte Henri IV, en espr[it] au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir dans le Palais des Destins, sa Postérité & les Grands-Hommes que la France do[it] produire.

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigenc[e]
L'un est le doux sommeil, & l'autre est l'espérance:
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible cor[ps]
Les organes vaincus sans force & sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;

L'autre anime nos cœurs, enflamme nos désirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs :
Mais aux mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidelle joie ;
Elle apporte de Dieu la promesse & l'appui ;
Elle est inébranlable, & pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les appelle ;
Approchez vers mon fils, venez, couple fidelle.
Le sommeil l'entendit de ces antres secrets :
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à son aspect s'arrêtent en silence ;
Les songes fortunés, enfans de l'espérance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louis en ce moment prenant son diadême,
Sur le front du vainqueur il le posa lui-même :
Regne, dit-il, triomphe, & sois en tout mon fils ;
Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis :
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire ;
Des présens de Louis le moindre est son Empire.
C'est peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi,
Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien sté-
rile,
Des humaines vertus récompense fragile,
Un dangereux éclat qui passe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable Empire,
Pour te récompenser, bien moins que pour t'instruire.

Vien, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins :
Vole au sein de Dieu même, & rempli tes destins.
L'un & l'autre à ces mots dans un char de lumière,
Des Cieux en un moment traversent la carrière.
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un pole à l'autre, & diviser les airs :
Et telle s'éleva cette nue embrasée,
Qui dérobant aux yeux le maître d'Élysée,
Dans un céleste char de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.
Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs distances,
Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumière;
Il donne en se montrant la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons & les ans,
À des mondes divers autour de lui flottans.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course (a), & s'évitent sans cesse;
Et servant l'un à l'autre & de régle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, & loin dans cet espace,
Où la matière nage, & que Dieu seul embrasse,
Sont des Soleils sans nombre, & des mondes sans fin;
Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.
Par delà tous ces Cieux le Dieu des Cieux réside.
C'est là que le Héros suit son céleste guide;

C'est là que sont formés tous ces esprits divers ;
Qui remplissent les corps & peuplent l'univers.
Là sont après la mort nos ames replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées.
Un Juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
C'est cet Etre infini qu'on sert & qu'on ignore :
Sous des noms différens le monde entier l'adore :
Du haut de l'Empyrée il entend nos clameurs :
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs ;
Ces portraits insensés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.
La mort auprès de lui, fille affreuse du temps,
De ce triste Univers conduit les habitans.
Elle amène à la fois, les Bonzes & les Brachmanes,
Du grand Confucius les disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre [b] encore aveugles sectateurs ;
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'assiégent de glaçons les mers hyperborées.
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables sujets.
Le Dervis étonné, d'une vue inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain son Prophète.
Le Bonze avec des yeux sombres & pénitens,
Y vient vanter en vain ses vœux & ses tourmens.
Eclairés à l'instant, ces morts dans le silence
Attendent en tremblant l'éternelle sentence.
Dieu qui voit à la fois, entend, & connaît tout,

D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
Henri n'approcha point vers le Trône invisible,
D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
» Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
» Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême ?
» Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
» Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux ?
» Pourrait-il les juger tel qu'un injuste maître,
» Sur la Loi des Chrétiens qu'ils n'avaient pû connaître ?
» Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous ;
» Par-tout il nous instruit, par-tout il parle à nous ;
» Il grave en tous les cœurs la Loi de la Nature,
» Seule à jamais la même, & seule toujours pure.
» Sur cette Loi, sans doute, il juge les Païens,
» Et si leur cœur fut juste, ils ont été Chrétiens.
Tandis que du Héros la raison confondue,
Portait sur ce mystère une indiscrette vue,
Aux pieds du Trône même une voix s'entendit ;
Le Ciel s'en ébranla, l'Univers en frémit ;
Ses accens ressemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la Terre.
Le chœur des immortels se tut pour l'écouter ;
Et chaque astre en son cours alla le répéter.
A ta faible raison garde-toi de te rendre ;
Dieu t'a fait pour l'aimer & non pour le comprendre ;
Invisible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur ;

Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur ;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire ;
Mortel, ouvre les yeux quand son Soleil t'éclaire.
Henri dans ce moment d'un vol précipité
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique Cahos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces Soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisans.
Sur cette terre horrible & des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuse mort, & la confusion.
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!
Quels torrens de fumée! & quels feux effroyables!
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats?
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas!
O mon fils, vous voyez les portes de l'abyme,
Creusé par la justice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussi-tôt aux portes des Enfers (c).

Là gît la sombre envie, à l'œil timide & louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans.
Triste amante des morts, elle hait les vivans.
Elle apperçoit Henri, se détourne & soupire.
Auprès d'elle est l'orgueil, qui se plaît & s'admire;
La faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,

Tyran qui cède au crime, & détruit les vertus ;
L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes ; de tombeaux, d'esclaves entourée ;
La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur
[Le Ciel est dans ses yeux, l'Enfer est dans son cœ
Le faux zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'intérêt enfin, père de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces Tyrans effrénés
A l'aspect de Henri paraissent consternés ;
Ils ne l'ont jamais vu, jamais leur troupe impie
N'approcha de son ame à la vertu nourrie :
Quel mortel, disaient-ils, par ce Juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit ?

Le Héros au milieu de ces Esprits immondes,
S'avançait à pas lents sous ces voûtes profondes.
Louis guidait ses pas : Ciel ! qu'est-ce que je voi
L'assassin de Valois ! Ce monstre devant moi !
Mon père, il tient encore ce couteau parricide,
Dont le Conseil des Seize arma sa main perfide ;
Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels
Osent de son portrait souiller les saints Autels :
Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue (d)
Ici dans les tourmens l'Enfer les désavoue.

Mon fils, reprit Louis, de plus sévères loix
Poursuivent en ces lieux les Princes & les Rois
Regardez ces Tyrans, adorés dans leur vie :
Plus ils étaient puissans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commi
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'i
permis.

La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères ;
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaisance avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez, comme à sa voix tremblent ces Conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu Tyrans;
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient, à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéans,
Sur un Trône avili fantômes impuissans.
Henri voit près des Rois leurs insolens Ministres;
Il remarque sur-tout ces Conseillers sinistres,
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères,
L'inestimable prix des vertus de nos pères.
Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs,
Qui livrés aux plaisirs, & couchés sur les fleurs,
Sans fiel & sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse ;
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisans, vous, amis des vertus,
Qui par un seul moment de doute ou de faiblesse,
Avez séché le fruit de trente ans de sagesse ?
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
Ah! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs,
La race des humains soit en foule engloutie,

Si les jours passagers d'une si triste vie
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mère;
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévère,
A l'homme, hélas trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir!

Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,
Ni que ce juste Dieu, Créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains :
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses:
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans,
Mais ici c'est un père; il punit ses enfans;
Il adoucit les traits de sa main vangeresse;
Il ne sait point punir des momens de faiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui (e).

Il dit, & dans l'instant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'est plus des Enfers l'affreuse obscurité,
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & soudain à leur vue
Sent couler dans son ame une joie inconnue.
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs.
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire:
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire;

La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères;
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaisance avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices:
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez, comme à sa voix tremblent ces Conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu Tyrans;
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient, à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéans,
Sur un Trône avili fantômes impuissans.
Henri voit près des Rois leurs insolens Ministres;
Il remarque sur-tout ces Conseillers sinistres,
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs;
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères,
L'inestimable prix des vertus de nos pères.
Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs,
Qui livrés aux plaisirs, & couchés sur les fleurs,
Sans fiel & sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse;
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisans, vous, amis des vertus,
Qui par un seul moment de doute ou de faiblesse,
Avez séché le fruit de trente ans de sagesse?
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
Ah! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs,
La race des humains soit en foule engloutie,

Si les jours passagers d'une si triste vie
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mère,
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévère,
A l'homme, hélas trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir !

Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,
Ni que ce juste Dieu, Créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains :
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses :
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans,
Mais ici c'est un père ; il punit ses enfans ;
Il adoucit les traits de sa main vangeresse ;
Il ne sait point punir des momens de faiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui (e).

Il dit, & dans l'instant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'est plus des Enfers l'affreuse obscurité,
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & soudain à leur vue
Sent couler dans son ame une joie inconnue.
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs.
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire :
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ;

C'est ce flambeau divin, ce feu saint & sacré;
Ce pur enfant des Cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent;
Ils désirent sans cesse, & sans cesse ils jouissent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
Là règnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges;
Là sont les vrais Héros, là vivent les vrais sages;
Là sur un trône d'or, Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux sur l'Empire des Lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des frères.
Le sage Louis (*f*) douze, au milieu de ces Rois,
S'éleve comme un cèdre, & leur donne des loix.
Ce Roi, qu'à nos aïeux donna le Ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la justice;
Il pordonna souvent, il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise (*g*) est à ses pieds; ce Ministre fidelle,
Qui seul aima la France, & fut seul aimé d'elle;
Tendre ami de son maître, & qui dans ce haut rang
Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
O jours! ô mœurs! ô temps d'éternelle mémoire!
Le peuple était heureux, le Roi couvert de gloire:
De ses aimables loix chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux temps, sous un autre Louis.
Plus loin sont ces guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie;
La Trimouille (*k*), Clisson, Montmorency, de Foix,

Guesclin (*i*), le destructeur & le vengeur des Rois,
Le vertueux Bayard (*k*), & vous brave Amazone [*l*],
La honte des Anglais, & le soutien du trône.
  Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les Cieux,
Comme toi de la terre ont ébloui les yeux :
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère :
Mais enfans de l'Eglise ils ont chéri leur mère :
Leur cœur simple & docile aimait la vérité :
Leur culte était le mien, pourquoi l'as-tu quitté ?
  Comme il disait ces mots d'une voix gémissante,
Le Palais des Destins devant lui se présente :
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.
  Le temps, d'une aile prompte, & d'un vol insensible,
Fuit, & revient sans cesse à ce palais terrible ;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens & les maux, destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaisirs.
On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu fait l'assujettir sans la tyranniser ;
A ses suprêmes Loix d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,
Qu'en obéissant même, elle agit par son choix.

Et souvent aux Destins pense donner des loix.
Mon cher fils, dit Louis, c'est de là que la grâce
Fait sentir aux humains sa faveur efficace :
C'est de ces lieux sacrés, qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux temps,
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans !
Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses !
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses !
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.
Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse !
Elle entre à tout moment, & s'écoule sans cesse.
Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour :
Des siècles à venir ces vivantes images,
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains comptés avant les temps,
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présens.
Le Destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changemens attachés à leur sort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, & leur mort.
Approchons-nous ; le Ciel te permet de connaître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît c'est ton auguste fils ;

Il soutiendra long-temps la gloire de nos Lys,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère,
Mais il n'égalera ni son fils ni son père.

Henri dans ce moment voit sur des fleurs de lys,
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne;
Tous deux sont revêtus de la pourpre Romaine;
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats;
Il les prend pour des Rois... Vous ne vous trompez pas;
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin, souple, adroit, & dangereux ami:
L'un (*m*) fuyant avec art, & cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage,
Des Princes de mon sang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés;
Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins,
Toi dans le second rang le premier des humains,
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France;
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager (*n*),

En le rendant heureux tu sauras t'en venger:
Semblable à ce Héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphème.
Ciel! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce Roi (o) qui les fait trembler tous!
Quels honneurs, quels respects! jamais Roi dans la France,
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses;
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, & plus grand dans sa mort.
Siécle heureux de Louis, siècle que la Nature
De ses plus beaux présens doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amènes les beaux arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards;
Les Muses à jamais y fixent leur empire;
La toile est animée, & le marbre respire.
Quels sages (p) rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'Univers, & lisent dans les Cieux;
Et dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la Nature entière?
L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du Ciel, toi puissante harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce & l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,

Et tes sons souverains de l'oreille & du cœur.
Français, vous savez vaincre, & chanter vos conquêtes :
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
Un peuple de Héros va naître en ces climats ;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé (q) paraître ;
Tour à tour la terreur & l'appui de son maître ;
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, & du moins son égal.
Catinat (r) réunit, par un rare assemblage,
Les talens du guerrier & les vertus du sage.
Vauban (s) sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg (t) fait trembler l'Empire & l'Angleterre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars (u),
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugène.
Quel est ce jeune Prince (a), en qui la majesté
Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !
La mort autour de lui vole sans s'arrêter ;
Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.
O mon fils ! des Français vous voyez le plus juste ;
Les Cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains,

Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains?
Hélas! que n'eut point fait cette ame vertueuse?
La France sous son règne eut été trop heureuse;
Il eut entretenu l'abondance & la paix;
Mon fils, il eut compté ses jours par ses bienfaits,
Il eut aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes!
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme, & la mère & le fils!
Un faible rejetton (y) sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans les racines.
Les enfans de Louis descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un Monarque au berceau,
De l'Etat ébranlé douce & frêle espérance.
O toi, prudent Fleury, veille sur son enfance,
Conduit ses premiers pas, cultive sous tes yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
Tout Souverain qu'il est, instruis-le à se connaître;
Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est maître;
Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux:
Apprends-lui qu'il n'est Roi, qu'il n'est né que pour eux.
France, reprends sous lui ta majesté première;
Perce la triste nuit, qui couvrait ta lumière;
Que les arts, qui déjà voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan se demande en ses grottes profondes,
Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes:
Du

Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ses ports,
Le commerce t'appelle, & t'ouvre ses trésors.
Maintien l'ordre & la paix, sans chercher la victoire;
Sois l'arbitre des Rois, c'est assez pour ta gloire;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur
(1) Un Héros, que de loin poursuit la calomnie,
Facile & non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaisirs, & trop des nouveautés,
Remuant l'Univers du sein des voluptés.
Par des ressorts nouveaux sa politique habile
Tient l'Europe en suspens, divisée, & tranquille.
Les arts sont éclairés par ses yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un Chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître:
Il n'est pas Roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendart de la France apparut dans les airs;
Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains brisait la tête altière.
O mon père! quel est ce spectacle nouveau?
Tout change, dit Louis, & tout a son tombeau.
Adorons du Très-Haut la sagesse cachée.
Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
L'Espagne à nos genoux vient demander des Rois;
C'est un de nos neveux qui leur donne des loix.
Philippe.... A cet objet Henri demeure en proie
A la douce surprise, aux transports de sa joie.

Modérez, dit Louis, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du sein de Paris Madrid reçoit un maître:
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
O Rois nés de mon sang! ô Philippe! ô mes Fils!
France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis!
Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques [aa],
Allumer les flambeaux des discordes publiques?

Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus:
Du Temple des Destins les portes se fermèrent,
Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipsèrent.

L'Aurore cependant, au visage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le palais du Soleil:
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres:
Les songes voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le Prince en s'éveillant sent au fond de son cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur:
Ses regards inspiraient le respect & la crainte;
Dieu remplissait son front de sa Majesté sainte.
Ainsi quand le vengeur des peuples d'Israël
Eut sur le mont Sina consulté l'Eternel,
Les Hébreux à ses pieds couchés dans la poussière,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

(a) *Que l'on admette, ou non, l'attraction de Mr. Newton, toujours demeure-t'il certain, que les globes célestes s'approchant & s'éloignant tour à tour, paraissent s'attirer & s'éviter.*

(b) *En Perse les Guèbres ont une Religion à part, qu'ils prétendent être la Religion fondée par Zoroastre, & qui paraît moins folle que les autres superstitions humaines, puisqu'ils rendent un culte secret au Soleil, comme à une image du Créateur.*

(c) *Les Théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi, que l'Enfer fût au centre de la Terre, ainsi qu'il était dans la Théologie Païenne. Quelques-uns l'ont placé dans le Soleil; on l'a mis ici dans un globe destiné uniquement à cet usage.*

(d) *Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la chaire, où l'on aurait dû prononcer l'oraison funèbre d'Henri III. On mit son portrait à Paris sur les autels avec l'Eucharistie. Le Cardinal de Retz rapporte, que le jour des Barricades, sous la minorité de Louis XIV, il vit un bourgeois portant un hausse-col, sur lequel était gravé ce moine, avec ces mots:* SAINT JACQUES CLÉMENT.

(e) *On peut entendre par cet endroit les fautes*

nénielles & le Purgatoire. Les Anciens eux-mêmes en admettaient un, & on le trouve expressément dans Virgile.

(f) Louis XII est le seul Roi qui ait eu le surnom de Père du peuple.

(g) Sur ces entrefaites mourut George d'Amboise, qui fut justement aimé de la France & de son Maître, parce qu'il les aimait tous deux également. (Mezeray, grande histoire.)

(h) Parmi plusieurs grands-hommes de ce nom, on a eu ici en vue Guy de la Trimouille, surnommé le Vaillant, qui portait l'oriflamme, & qui refusa l'épée de Connétable sous Charles VI.

Clisson, (le Connétable de) sous Charles VI.

Montmorency. Il faudrait un volume pour spécifier les services rendus à l'État par cette Maison.

Gaston de Foix, Duc de Nemours, neveu de Louis XII, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée.

(i) Guesclin, (le Connétable du Guesclin.) Il sauva la France sous Charles V, conquit le Castille, mit Henri de Transtamare sur le Trône de Pierre le Cruel, & fut Connétable de France & de Castille.

(k) Bayard, (Pierre du Terrail, surnommé le Chevalier sans peur & sans reproche.) Il arma François I, Chevalier à la bataille de Marignan; il fut tué en 1523, à la retraite de Rebec en Italie.

(l) Jeanne d'Arc, (connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans,) servante d'hôtellerie, née au village de Domremy sur Meuse, qui se trouvant une force de corps, & une

hardiesse au dessus de son sexe, fut employée par le Comte de Dunois, pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut prise dans une sortie à Compiegne en 1430, conduite à Rouen, jugée comme sorciere par un Tribunal Ecclésiastique, également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer son courage.

(m) *Le Cardinal Mazarin fut obligé de sortir du Royaume en 1651, malgré la Reine Régente qu'il gouvernait; mais le Cardinal de Richelieu se maintint toujours, malgré ses ennemis, & même malgré le Roi qui était dégoûté de lui.*

(n) *Le peuple, ce monstre féroce & aveugle, détestait le grand Colbert, au point qu'il voulut déterrer son corps; mais la voix des gens sensés, qui prévaut à la longue, a rendu sa mémoire à jamais chère & respectable.*

(o) Louis XIV.

(p) *L'Académie des Sciences, dont les Mémoires sont estimés dans toute l'Europe.*

(q) *Louis de Bourbon, appellé communément le Grand Condé, & Henri Vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands Capitaines de leur temps: tous deux ont remporté de grandes victoires, & acquit de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du Prince de Condé semblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille; & celui de Mr. de Turenne pour toute une campagne. Au moins est-il certain que Mr. de Turenne remporta des avantages sur le grand Condé à Gien, à Etampes,*

à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes; cependant on n'ose point décider quel était le plus grand-homme.

(r) Le Maréchal de CATINAT né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde & de la Marsaille, & obéit ensuite sans murmurer au Maréchal de Villeroi, qui lui envoyait des ordres sans le consulter. Il quitta le commandement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au Roi, mourut en Philosophe dans une petite maison de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté, ni diminué son bien, & n'ayant jamais démenti un moment son caractère de modération.

(s) Le Maréchal de VAUBAN, né en 1633, le plus grand Ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier selon sa nouvelle manière, 300 places anciennes, & en a bâti 33. Il a conduit 53 siéges, & s'est trouvé à 140 actions. Il a laissé 12 volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'Etat, dont aucun n'a encore été exécuté. Il était de l'Académie des Sciences, & lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les Mathématiques à l'avantage de sa patrie.

(t) FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY, qui prit le nom de Luxembourg, Maréchal de France, & Duc & Pair, gagna la bataille de Cassel, sous les ordres de MONSIEUR, frère de Louis XIV, & remporta en Chef les fameuses victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nerwinde; conquit des Provinces au Roi. Il fut mis à la Bastille, & reçut

ville dégoûtés des Ministres.

(u) *On s'était proposé de ne parler dans ce Poëme d'aucun homme vivant; on ne s'est écarté de cette règle qu'en faveur du Maréchal Duc de Villars.*

Il a gagné la bataille de Fredelingue, & celle du premier Hochstet. Il est à remarquer, qu'il occupa dans cette bataille le même terrein, où se posta depuis le Duc de Malborough, lorsqu'il remporta contre d'autres Généraux cette grande victoire du second Hochstet, si fatale à la France. Depuis, le Maréchal de Villars ayant repris le commandement des armées, donna la fameuse bataille de Blangis, ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, & qui ne fut perdue que quand le Maréchal fut blessé.

Enfin en 1712, lorsque les ennemis menaçaient de venir à Paris, & qu'on délibérait si Louis XIV quitterait Versailles, le Maréchal de Villars battit le Prince Eugène à Denain, *s'empara du dépôt de l'armée ennemie à* Marchiennes, *fit lever le siége de* Landrecy, *prit* Douay, Quesnoy, Bouchain, &c. *à discrétion, & fit ensuite la paix à Radstat au nom du Roi, avec le même Prince Eugène, Plénipotentiaire de l'Empereur.*

(x) *Feu Monsieur le Duc de Bourgogne.*

(y) *Ce Poëme fut composé dans l'enfance de Louis XV.*

(z) *Vrai Portrait de Philippe Duc d'Orléans, Régent du Royaume.*

(aa) *Dans le temps que cela fut écrit, la branche de France & de branche d'Espagne semblaient désunies.*

LA HENRIADE.

CHANT HUITIÈME.

ARGUMENT.

Le Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne au secours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri le Grand.

DEs Etats dans Paris la confuse assemblée
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un Roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine,
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenait pas d'eux.
Ce (*a*) Lieutenant sans Chef, ce Roi sans diadême,
Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.
Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,

Lui promet de combattre, & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au Conseil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle;
Les Lorrains (*b*), les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse (*c*), & Saint-Paul, & Brissac.
Ils viennent: la fierté, la vengeance, la rage,
Le désespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage.
Quelques-uns en tremblant semblaient porter leurs pas,
Affaiblis par leur sang versé dans les combats;
Mais ces mêmes combats, leur sang & leurs blessures,
Les excitaient encor à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger,
Tous le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Thessalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entassent des rochers, & menaçant les Cieux,
Ivre du fol espoir de détrôner les Dieux.

La Discorde à l'instant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux se présente à leur vue:
Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir,
C'est maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier se lève à ces paroles;
Il court, il voit de loin les lances Espagnoles;
Le voilà, cria-t'il, le voilà ce secours,
Demandé si long-temps, & différé toujours:
Amis, enfin l'Autriche a secouru la France.
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.

Le secours paraissait vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos Rois la mort a consacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du Soleil.
Tout le peuple au devant court en foule avec joie?
Ils bénissent le Chef que Madrid leur envoie:
C'était le jeune Egmont (d), ce guerrier obstiné,
Ce fils ambitieux d'un père infortuné;
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie;
Son père qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut sur l'échafaut, pour soutenir les droits
Des malheureux Flamands opprimés par leurs Rois.
Le fils, courtisan lâche, & guerrier téméraire,
Baisa long-temps la main qui fit périr son père,
Servit par politique aux maux de son païs:
Persécuta Bruxelle, & secourut Paris.
Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutélaire au secours de Mayenne;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi
Rapporter à son tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voyais cette audace!
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
Où semblaient attachés les destins de l'Etat!
Près des bords de (e) l'Iton & des rives de l'Eure,
Est un champ fortuné, l'amour de la Nature:
La guerre avait long-temps respecté les trésors

Dont Flore & les Zéphyrs embellissaient ces bords.
Au milieu des horreurs des discordes civiles,
Les Bergers de ces lieux coulaient des jours tranquil-
les;
Protégés par le Ciel & par leur pauvreté,
Ils semblaient des soldats braver l'avidité,
Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours & des
armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux;
La désolation par-tout marche avant eux.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmèrent;
Les Bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémissans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de char-
mes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix;
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits:
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime;
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un coursier fougueux, plus léger que les vents,
Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, & respire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire & ceints de ses lauriers.
D'Aumont (f), qui sous cinq Rois avait porté les
armes;

Biron (g) dont le seul nom répandait les alarmes ;
Et son fils (h) jeune encor, ardent, impétueux,
Qui depuis.... mais alors il était vertueux.
Sully (i), Nangis, Grillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteste, & que la Ligue estime ;
Turenne (k), qui depuis, de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puissance & le nom ;
Puissance malheureuse & trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.
Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
Paraît s'énorgueillir de sa tige étrangère.
Son casque étincelait des feux les plus brillans
Qu'étalaient à l'envi l'or & les diamans,
Dons chers & précieux, dont sa fière Maîtresse
Honora son courage, ou plutôt sa tendresse.
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois,
L'amour de votre Reine, & le soutien des Rois.
Plus loin sont la Trimouille (l), & Clermont, & Feuquières,
Le malheureux de Nesle, & l'heureux Lesdiguières (m) ;
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces Héros en foule attendaient le signal,
Et rangés près du Roi lisaient sur son visage
D'un triomphe certain l'espoir & le présage.
Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu

Soit que de ſon parti connaiſſant l'injuſtice,
Il ne crut point le Ciel à ſes armes propice ;
Soit que l'ame, en effet, ait des preſſentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens :
Ce Héros cependant, maître de ſa faibleſſe,
Déguiſait ſes chagrins ſous ſa fauſſe alégreſſe.
Il s'excite, il s'empreſſe, il inſpire aux ſoldats
Cet eſpoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déja d'exercer ſa valeur,
De l'incertain Mayenne accuſait la lenteur.
Tel qu'échappé du ſein d'un riant paturage,
Au bruit de la trompette animant ſon courage,
Dans les champs de la Thrace un courſier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de ſa tête ſuperbe,
Impatient du frein, vole & bondit ſur l'herbe ;
Tel paraiſſait Egmont : une noble fureur
Eclate dans ſes yeux, & brûle dans ſon cœur.
Il s'entretient déja de ſa prochaine gloire ;
Il croit que ſon deſtin commande à la victoire :
Hélas, il ne ſait point que ſon fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance ;
Et s'adreſſant aux ſiens, qu'enflammait ſa préſence ;
» Vous êtes nés Français, & je ſuis votre Roi (*n*) ;
» Voilà nos ennemis ; marchez & ſuivez moi ;
» Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,

» Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête,
» Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce Roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

Sur les pas des deux Chefs alors en même tems
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;
La terre au loin gémit; le jour fuit, le Ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chûte du Monde.

Au mousquet réuni le sanglant coutelas
Déja de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme (*o*) que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le Démon de la guerre,
Rassemble en même-temps, digne fruit de l'Enfer,
Ce qu'ont de plus terrible & la flamme, & le fer.
On se mêle, on combat, l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
La Nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglans, de troupes renversées,

Henri pousse, s'avance & se fait un chemin.
Le grand Mornay (p) le suit, toujours calme & serein,
Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie :
Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie,
De la terre & des Cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels ;
Ou tel que du vrai Dieu les Ministres terribles,
Ces puissances des Cieux, ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un Héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin ;
Aux Chefs des Légions il les porte soudain ;
L'Officier les reçoit ; sa troupe impatiente
Règle au son de sa voix sa rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps ;
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au Prince, il le suit, il l'escorte :
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte :
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux humains.
De son Roi seulement son ame est occupée :
Pour sa défense seule il a tiré l'épée ;
Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

De Turenne déja la valeur indomtée,
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait par-tout la crainte & le trépas,

D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats;
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend malgré son âge une force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçans,
C'est un jeune Héros à la fleur de ses ans,
Qui dans cette journée illustre & meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière;
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas;
Favori des amours, il sortait de leurs bras;
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour sa jeune épouse en accusant le Ciel,
En détestant la Ligue, & ce combat mortel,
Arma son tendre amant, & d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit en pleurant d'un casque précieux,
Ce front si plein de grace, & si cher à ses yeux.
Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme, de poussière,
A travers les blessés, les morts & les mourans;
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs,
Tous deux sur l'herbe unie, & de sang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une course assurée.
Sanglans, couverts de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues:
Comme en un Ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,

Se heurtent dans les airs, & volent ſur les vents ;
De leur mélange affreux les éclairs rejailliſſent ;
La foudre en eſt formée, & les mortels frémiſſent.
Mais loin de leurs courſiers, par un ſubit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déja brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Diſcorde accourut, le Démon de la guerre,
La mort pâle & ſanglante, étaient à ſes côtés :
Malheureux, ſuſpendez vos coups précipités !
Mais un deſtin funeſte enflamme leur courage ;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un paſſage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaiſſent pas.
Le fer qui les couvrait, brille & vole en éclats ;
Sous les coups redoublés leur cuiraſſe étincelle ;
Leur ſang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur caſque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups & repouſſe la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance,
Reſpectait ſon rival, admirait ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumière,
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſiere.
D'Ailly voit ſon viſage ; ô déſeſpoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embraſſe, hélas, c'était ſon fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre ſon ſein ſes parricides armes ;
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur ;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur,

Il déteſte à jamais ſa coupable victoire;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
Et ſe fuyant lui-même, au milieu des déſerts,
Il va chercher ſa peine au bout de l'univers.
Là, ſoit que le Soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finit ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix faiſait redire aux échos attendris,
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.
Du Héros expirant la jeune & tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant ſur ces funeſtes bords:
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit ſon époux, elle tombe éperdue,
Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vue;
Eſt-ce toi, cher amant? Ces mots interrompus,
Ces cris demi formés ne ſont point entendus;
Elle r'ouvre les yeux, ſa bouche preſſe encore
Par ſes derniers baiſers la bouche qu'elle adore;
Elle tient dans ſes bras ce corps pâle & ſanglant,
Le regarde, ſoupire, & meurt en l'embraſſant.

Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puiſſe de ce combat le ſouvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes ſalutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!

Mais qui fait fuir ainſi ces Ligueurs diſperſés?
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renverſés?
C'eſt le jeune Biron; c'eſt lui dont le courage

Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez.... lâches, où courez-vous?
Vous fuir! vous compagnons de Mayenne & de Guise,
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Eglise?
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,
Combattez sous d'Aumale, & vous avez vaincu.
Aussi-tôt secouru de Beauveau, de Fosseuse,
Du farouche Saint-Paul, & même de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide:
Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent;
Il voit à ses côtés Parabère expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière;
Nesle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussière.
Percé de coups lui-même il est près de périr.....
C'était ainsi, Biron que tu devais mourir.
Un trépas si fameux, une chûte si belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle.

Le généreux Bourbon sut bientôt le danger,
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il l'aimait, non en Roi, non en Maître sévère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes:
Amitié, don du Ciel, plaisir des grandes ames,

Amitié, que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas!
Il court le secourir ; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant, & son vol plus rapide.
Biron (q) qu'environnait les ombres de la mort,
A l'aspect de son Roi, fait un dernier effort ;
Il rappelle à sa voix les restes de sa vie ;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie:
Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ces soldats,
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis ; songe du moins à lui rester fidelle.

Un bruit affreux s'entend. La Discorde cruelle
Aux vertus du Héros opposant ses fureurs,
D'une rage nouvelle embrase les Ligueurs.
Elle vole à leur tête, & sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ses sons trop connus d'Aumale est excité,
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté.
Il cherchait le Héros, sur lui seul il s'élance ;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Pressent un sanglier, en ranimant sa rage,
Ignorans le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent:
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent;
Il est seul contre tous, abandonné du sort,

Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis du haut des Cieux, dans ce danger terrible,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible;
Il est comme un rocher, qui menaçant les airs,
Rompt la course des vents & repousse les mers.
Qui pourrait exprimer le sang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage?
O vous, Mânes sanglans du plus vaillant des Rois,
Eclairez mon esprit, & parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui sa Noblesse fidelle;
Elle meurt pour son Roi, son Roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort suivait ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux.

Long-temps cet étranger trompé par son courage,
Avait cherché le Roi dans l'horreur du carnage:
Dût sa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combatre irritait son orgueil.
Vien, Bourbon, criait-il, vien augmenter ta gloire;
Combattons, c'est à nous de fixer la victoire.
Comme il disait ces mots, un lumineux éclair,
Messager des destins, fend les plaines de l'air.
L'Arbitre des combats fait gronder son tonnerre;
Le soldat sous ses pieds senti trembler la terre.
D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent sa cause & combattent pour lui;
Que la Nature entière attentive à sa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire.
D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc;
Il triomphait déja d'avoir versé son sang.

Le Roi qu'il a bleffé, voit fon péril fans trouble;
Ainfi que le danger fon audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur
Trouvé des ennemis dignes de fa valeur.
Loin de le retarder, fa bleffure l'irrité;
Sur ce fier ennemi Bourbon fe précipite:
D'Egmont d'un coup plus fûr eft renverfé foudain;
Le fer étincelant fe plongea dans fon fein.
Sous leurs pieds teints de fang les chevaux le foulèrent,
Des ombres du trépas fes yeux s'envelopperent;
Et fon ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'afpect de fon père excita fes remords.
Efpagnols tant vantés, troupe jadis fi fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière;
Pour la première fois vous connûtes la peur.
L'étonnement, l'efprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée;
Il paffe en tous les rangs, il s'étend fur l'armée;
Les Chefs font effrayés, les foldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, fe renverfent,
Pouffent des cris affreux, fe heurtent, fe difperfent.
Les uns fans réfiftance à leur vainqueur offerts,
Fléchiffent les genoux, & demandent des fers.
D'autres d'un pas rapide évitant fa pourfuite,
Jufqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont fe précipiter,

Et courent aux trépas qu'ils veuillent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.
Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, & maître encor de soi,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamands, la fortune & les Cieux.
Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit son Chef, une fureur si vaine,
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer sa perte & son malheur:
Que vous & Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi, l'un & l'autre, aux remparts de Paris;
De la Ligue en marchant ramassez les débris;
De Coligny vaincu surpassons le courage.
D'Aumale en l'écoutant, pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter;
Semblable au fier lion qu'un Maure a su domter,
Qui docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer même en obéissant.
Mayenne cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.
Henri victorieux voyait de tous côtés
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés.

Des Cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent :
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et s'il acheverait de mériter sa gloire.
Ses soldats près de lui d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs en tremblant conduits en sa présence,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence.
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où régnaient à la fois la douceur & l'audace.
Soyez libres, dit-il ; vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne & moi reconnaissez un Maître,
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être ;
Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi :
Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine ;
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne ;
Et s'honorant déjà du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime ils marchent sur ses pas.

Le généreux vainqueur a cessé le carnage;
Maître de ses guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui tout couvert de sang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'est un Dieu bienfaisant, qui laissant son tonnerre,
Enchaîne la tempête & console la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, ensanglanté,
La paix a mis les traits de la sérénité.
Ceux à qui la lumière était presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie;
Et sur tous leurs dangers, & sur tous leurs besoins,
Tel qu'un père attentif, il étendait ses soins.

Du vrai comme du faux la prompte messagère,
Qui s'accroît dans sa course, & d'une aile légère,
Plus prompte que le temps vole au delà des mers,
Passe d'un pôle à l'autre, & remplit l'univers.
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des Rois la honte, ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute, & la crédulité,
De sa brillante voix trompette de la gloire,
Du Héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté;
Le Vatican superbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix tressaillit d'alégresse;
Madrid frémit d'effroi, de honte & de tristesse.
O malheureux Paris, infidèles Ligueurs!
O Citoyens trompés, & vous, Prêtres trompeurs!
De quels cris douloureux vos Temples retentirent.

De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.
Hélas ! Mayenne encor vient flatter vos esprits.
Vaincu, mais plein d'espoir, & maître de Paris;
Sa politique habile, au fond de sa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguisait sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer;
En cachant sa disgrace, il croit la réparer:
Par cent bruits mensongers il ranimait leur zèle;
Mais malgré tant de soins, la Vérité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Volait de bouche en bouche, & glaçait tous les cœurs.
La Discorde en frémit, & redoublant sa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.
Elle dit; & soudain, des rives de la Seine,
Sur un char teint de sang, attelé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

[a] *Il se fit déclarer, par la partie du Parlement qui lui demeura attachée, Lieutenant-Général de l'Etat & Royaume de France.*

[b] *Les Lorrains. Le Chevalier d'Aumale, dont il est si souvent parlé, & son frère le Duc, étaient de la maison de Lorraine.*

Charles-Emmanuel, Duc de Nemours, frère utérin du Duc de Mayenne.

La Chatre était un des Maréchaux de la Ligue, que l'on appellait des bâtards, qui se feraient un jour légitimer aux dépens de leur père. En effet la Châtre fit sa paix depuis, & Henri lui confirma la dignité de Maréchal de France.

[c] *Joyeuse est le même dont il est parlé au quatrième chant, remarque* [a].

Saint-Paul, soldat de fortune, fait Maréchal par le Duc de Mayenne, homme emporté, & d'une violence extrême. Il fut tué par le Duc de Guise, fils du Balafré.

Brissac s'était jeté dans le parti de la Ligue par indignation contre Henri III, qui avait dit, qu'il n'était bon ni sur terre, ni sur mer. Il négocia depuis secrétement avec Henri IV, & lui ouvrit les portes de Paris, moyen-

nant le bâton de Maréchal de France.

(d) *Le Comte d'Egmont*, *fils de l'Amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le Prince de Horn.*

Le fils étant resté dans le parti de Philippe II, Roi d'Espagne, fut envoyé au secours du Duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cens lances. A son entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville : celui qui le haranguait ayant mêlé dans son discours les louanges de l'Amiral d'Egmont son père : « Ne parlez pas de » lui, *dit le Comte*, il mé« ritait la mort, c'était » un rebelle. -- *Paroles d'autant plus condamnables, que c'était à des rebelles qu'il parlait, & dont il venait défendre la cause.*

(e) *Ce fut dans une plaine entre l'Iton & l'Eure que se donna la bataille d'Ivry, le 14 Mars 1590.*

(f) *Jean d'Aumont*, *Maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de Pierre d'Aumont, Gentilhomme de la chambre, & de Françoise de Sully, héritière de l'ancienne maison de Sully. Il servit sous les Rois Henri II, François II, Charles IX, Henri III & Henri IV.*

(g) *Henri de Gontaud de Biron*, *Maréchal de France, grand-Maître de l'Artillerie, était un grand homme de guerre : Il commandait à Ivry le corps de réserve, & contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le Grand après la victoire :* « Sire, vous » avez fait ce que devait » faire Biron, & Biron

» ce que devait faire le » Roi. » *Ce Maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592, au siége d'Epernai.*

(h) *CHARLES GONTAUD DE BIRON, Maréchal, & Duc & Pair, fils du précédent, conspira depuis contre Henri IV, & fut décapité dans la cour de la Bastille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui servirent à l'échafaud.*

(i) *RONY, depuis Duc de SULLY, Sur-Intendant des finances, grand-Maître de l'artillerie, fait Maréchal de France après la mort d'Henri IV, reçut sept blessures à la bataille d'Ivry.*

NANGIS, homme d'un grand mérite, & d'une véritable vertu: il avait conseillé à Henri III de ne point faire assassiner le Duc de Guise, mais d'avoir le courage de le juger selon les Loix.

GRILLON était surnommé le BRAVE. Il offrit à Henri III de se battre contre ce même Duc de Guise. C'est à ce Grillon que Henri le Grand écrivit, » Pends-toi, brave Grillon, nous avons combattu à Arques, & tu » n'y étais pas... Adieu, » brave Grillon, je vous » aime à tort & à travers. »

(k) *HENRI DE LA TOUR D'ORLIEGUES, Vicomte de TURENNE, Maréchal de France. Henri le Grand le maria à Charlotte de la Mark, Princesse de Sedan, en 1591. La nuit de ses nôces le Maréchal alla prendre Stenay d'assaut.*

Cette Souveraineté acquise par Henri de Turenne, fut perdue par Fréderic-Maurice, Duc de Bouillon, son fils, qui ayant trempé dans la conspiration

de Cinq-Mars contre Louis XIII, ou plutôt contre le Cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conserver sa vie : il eut en échange de sa Souveraineté, de très-grandes terres plus considérables en revenu, mais qui donnaient plus de richesses, & moins de puissance.

(l) CLAUDE, *Duc de la* TRIMOUILLE, *était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage & une ambition démésurée, de grandes richesses, & était le Seigneur le plus considérable parmi les Calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.*

(m) *Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux : il commença par être simple soldat, & finit par être Connétable sous Louis XIII.*

BALSAC DE CLERMONT D'ENTRAGUES, *oncle de la fameuse Marquise de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry ; Fenquières & de Nesle, Capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués aussi.*

(n) *On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit Henri IV à la journée d'Ivry :* « Raillez-vous à mon panache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire. »

(o) *La bayonnette au bout du fusil, ne fut en usage que long-temps après. Le nom de* bayonnette *vient de Bayonne, où l'on fit les premières bayonnettes.*

(p) DU PLESSIS MORNAY *eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang froid dont on le loue ici.*

(q) *La* Duc *de* Biron *fut blessé à Ivry; mais ce fut au combat de Fontaine-Française, qu'Henri le Grand lui sauva la vie.* (*On a transporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut être aisément déplacé.*)



LA HENRIADE.

CHANT NEUVIÈME.

ARGUMENT.

*Description du Temple de l'Amour : La Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce Héros est retenu quelque temps auprès de Madame d'*ESTRÉE, *si célèbre sous le nom de* LA BELLE GABRIELLE. *Mornay l'arrache à son amour, & le Roi retourne à son armée.*

SUr les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,
S'élève un vieux Palais (*a*) respecté par les temps:
La Nature en posa les premiers fondemens;
Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la Nature.
Là tous les champs voisins peuplés de myrtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.

Par-tout

Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone & les présens de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la Nature aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordait aux humains;
Un éternel repos, des jours purs & sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs,
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtres-
ses,
Qui célèbrent leur honte, & vantent leurs faiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire,
Dans son Temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du Temple sacré les graces demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle volupté, sur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le mystère en silence,
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,
Les plaisirs amoureux, & les tendres desirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.

P

De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable & tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide.
La haine, & le courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main.
La malice les voit, & d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
C'est là, c'est au milieu de cette Cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant, si tendre & si cruel,
Porte en sa faible main les destins de la terre;
Donne avec un souris, ou la paix, ou la guerre,
Et répandant par-tout ses trompeuses douceurs,
Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes;
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.
La Discorde soudain, conduite par la rage,

Écarte les plaisirs, s'ouvre un libre passage,
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang, & les yeux enflammés :
Mon frère, lui dit-elle, où sont tes traits terribles ?
Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles ?
Ah ! si de la Discorde allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison,
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la Nature,
Vien, vole sur mes pas, vien venger mon injure.
Un Roi victorieux écrase mes serpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui marchant d'un pas tranquille,
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses étendards, flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi seul écartés.
Encor une victoire, & mon trône est en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, & vaincre & pardonner ;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug, Amour, il gémisse abattu ;
Va domter son courage au sein de la vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale
Fit tomber sans efforts Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les soins de l'Univers,
Fuyant devant Auguste, & te suivant sur l'onde,
Préférer Cléopâtre à l'Empire du Monde ?

Henri te reste à vaincre, après tant de guerriers;
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers;
Va du myrte amoureux ceindre sa tête altière;
Endors entre tes bras son audace guerrière.
A mon trône ébranlé cours servir de soutien.
Vien, ma cause est la tienne, & ton règne est le mien.

Ainsi parlait ce monstre, & la voûte tremblante
Répétait les accens de sa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
D'un souris fier & doux répond à ses fureurs.
Il s'arme cependant de ses flèches dorées;
Il fend des vastes Cieux les voûtes azurées,
Et précédé des jeux, des graces, des plaisirs,
Il vole aux champs Français sur l'aile des zéphyrs.

Dans sa course, d'abord, il découvre avec joie,
Le faible Ximoïs, & les champs où fut Troie.
Il rit en contemplant dans ces lieux renommés,
La cendre des palais par ses mains consumés.
Il apperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Venise, dont Neptune admire le destin,
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.

Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inspira Théocrite & Virgile;
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'Amoureux Alphée il conduisit les eaux.
Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse (b),

Asyle encor plus doux, lieux où dans ces beaux jours
Pétrarque soupira ses vers & ses amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure ;
Lui-même en ordonna la superbe structure.
Par ses adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane (e) y sont encor tracés.
Sur sa tombe en passant les plaisirs & les graces
Répandirent les fleurs, qui naissaient sur leurs traces.
Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein,
Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
Laissait pour un moment reposer son tonnerre.
Mille jeunes guerriers à travers les guérêts,
Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour sent à sa vue une joie inhumaine ;
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne ;
Il agite les airs que lui-même a calmés ;
Il parle, on voit soudain les élémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
De verser ces torrens suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déjà les Aquilons à ses ordres fidèles,
Dans les Cieux obscurcis ont déployé leurs ailes ;
La plus affreuse nuit succède au plus beau jour ;
La Nature en gémit, & reconnaît l'Amour.
Dans les sillons fangeux de la campagne humide ;
Le Roi marche incertain, sans escorte & sans guide.
L'Amour en ce moment allumant son flambeau,

Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le Roi dans ces bois sombres,
Suit cet astre ennemi brillant parmi les ombres.
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés,
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne & passagère,
Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.
Depuis peu la fortune en ces tristes climats
D'une illustre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond du château, tranquille & solitaire,
Loin du bruit des combats elle attendait son père,
Qui fidéle à ses Rois, vieilli dans les hasards,
Avait du grand Henri suivi les étendards.
D'Estrée (*d*) était son nom; la main de la Nature,
De ses aimables dons la combla sans mesure.
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Ménélas;
Moins touchante & moins belle, à Tarse on vit paraître
Celle (*e*) qui des Romains avait domté le Maître,
Lorsque les habitans des rives du Cidnus,
L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entrait dans cet âge. hélas! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux.
Semblable en son printemps à la rose nouvelle,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,

Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & serein.
L'Amour, qui cependant s'apprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre;
Il paraît sans flambeau, sans flèches, sans carquois;
Il prend d'un simple enfant la figure & la voix.
On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il glissait dans son cœur, en lui disant ces mots,
Un desir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle;
Que n'espérait-il point, aidé de tant d'appas!
Au devant du Monarque il conduisit ses pas.
L'art simple dont lui-même a formé sa parure,
Paraît aux yeux séduits, l'effet de la nature.
L'or de ses blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre sa gorge, & ses trésors naissans,
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modestie encor la rendait plus aimable:
Non pas cette farouche & triste austérité,
Qui fait fuir les amours & même la beauté;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inspire le respect, enflamme les desirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.
Il fait plus; à l'Amour tout miracle est possible;
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrtes enlassés, que d'un prodigue sein

La terre obéissante a fait naître soudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage;
A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage,
Par des liens secrets on se sent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse;
Les amans fortunés, pleins d'une douce ivresse,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
Tout y paraît changé, tous les cœurs y soupirent.
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
Le moissonneur ardent, qui court avant l'aurore,
Couper les blonds épics que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, & pousse des soupirs;
Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs;
Il demeure enchanté dans ses belles retraites,
Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites.
Près de lui, la Bergère, oubliant ses troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eut pu faire d'Estrée?
Par un charme indomtable elle était attirée;
Elle avait à combattre, en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un Héros, & l'Amour.

Quelque temps de Henri la valeur immortelle
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle;
Une invisible main le retient malgré lui,
Dans sa vertu première il cherche un vain appui.

Sa vertu l'abandonne, & son ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée.
Loin de lui cependant tous ces Chefs étonnés,
Se demandent leur Prince, & restent consternés.
Ils tremblaient pour ses jours: aucun d'eux n'eût pu croire
Qu'on eut dans ce moment dû craindre pour sa gloire:
On le cherchait en vain; ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déja vaincus.
Mais le Génie heureux, qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse absence.
Il descendit des Cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère,
Pour y trouver un sage, il regarda la terre;
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés;
Il alla dans Ivry. Là parmi la licence,
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'Ange heureux des Français fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adresse à Mornay; c'était pour nous instruire
Que souvent la raison suffit à nous conduire,
Ainsi qu'elle guida chez des peuples Païens,
Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des Chrétiens.
Non moins prudent ami que Philosophe austère,
Mornay sut l'art discret de reprendre & de plaire,
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours;
Les solides vertus furent ses seuls amours;

Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices:
Jamais l'air de la Cour, & son souffle infecté,
N'altéra de son cœur l'austère pureté.
Belle Aréthuse, ainsi, ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un crystal toujours pur, & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Le généreux Mornay, conduit par la sagesse,
Part, & vole en ces lieux, où la douce mollesse
Retenait dans ses bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtrisait les destins.
L'Amour à chaque instant redoublant sa victoire,
Le rendait plus heureux pour mieux flétrir sa gloire;
Les plaisirs qui souvent ont des termes si courts,
Partageaint ses momens & remplissaient ses jours.

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colère,
A côté de Mornay la Sagesse sévère;
Il veut sur ce guerrier lancer un trait vengeur;
Il croit charmer ses sens, il croit blesser son cœur:
Mais Mornay méprisait sa colère & ses charmes;
Tous ces traits impuissans s'émoussaient sur ses armes.
Il attend qu'en secret le Roi s'offre à ses yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, asyle du mystère,
D'Estrée à son amant prodiguait ses appas;
Il languissait près d'elle, il brûlait dans ses bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes;

Leurs yeux étaient remplis de ces heureuses larmes,
De ces larmes qui font les plaisirs des amans :
Ils sentaient cette ivresse & ces saisissemens,
Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour inspire,
Que lui seul fait goûter, que lui seul peut décrire.
Les folâtres plaisirs, dans le sein du repos,
Les amours enfantins désarmaient ce Héros :
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait en tenant dans ses débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains.
La Discorde de loin insulte à sa faiblesse ;
Elle exprime en grondant sa barbare alégresse ;
Sa fière activité ménage ces instans.
Elle court de la Ligue irriter les serpens :
Et tandis que Bourbon se repose, & sommeille,
De tous ses ennemis la rage se réveille.
Enfin dans ces jardins, où sa vertu languit,
Il voit Mornay paraître : il le voit & rougit.
L'un de l'autre en secret ils craignaient la présence.
Le sage en l'abordant garde un morne silence ;
Mais ce silence même, & ses regards baissés,
Se font entendre au Prince, & s'expliquent assez.
Sur ce visage austère où régnait la tristesse,
Henri lut aisément sa honte & sa faiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eut de Mornay mal reconnu le soin.
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colère,

une Nymphe si belle,
s charmes de ces yeux,
ance allumer tant de feux.
s ; & bientôt cette amante
sa paupière mourante,
e redemande en vain,
ux, & les ferme soudain.
rs qu'il répand auprès d'elle,
endrement la rappelle ;
lui rend la douceur,
t lui seul est l'auteur.
ère, & toujours inflexible,
on Maître trop sensible,
montrant le chemin,
s lauriers à la main ;
ue le devoir surmonte,
sa colère & sa honte.

NOTES DE L'ÉDITEUR

(a) *Cette description du Temple de l'Amour, & la peinture de cette passion personifiée, sont entiérement allégoriques. On a placée en Chypre le lieu de la scène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique : parce que les peuples de l'Isle de Chypre ont de tout temps passé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la Cour de Rome a eu la réputation d'être la Cour la plus politique de l'Europe.*

On ne doit donc point regarder ici l'Amour comme fils de Vénus, & comme un Dieu de la fable, mais comme une passion représentée avec tous les plaisirs & tous les désordres qui l'accompagnent.

(b) *Vaucluse*, Vallisclausa, *près de Gordes en Provence, célèbre par le séjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encore près de sa source une maison qu'on appelle la maison de Pétrarque.*

(c) *Anet fut bâti par Henri II, pour Diane de Poitiers, dont les chiffres sont mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivry.*

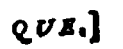
(d) *Gabrielle d'Estrées, d'une ancienne*

maison de Picardie, fille & petite-fille d'un grand-Maître de l'Artillerie, mariée au Seigneur de Liancourt, & depuis Duchesse de Beaufort, &c.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles; il se dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa en paysan, passa au travers des gardes ennemies, & arriva chez elle, non sans courir le risque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'Histoire des amours du grand Alexandre, écrite par une Princesse de Conti.

Le CLÉOPATRE allant à Tarse, où Antoine l'avait mandée, fit ce voyage sur un vaisseau brillant d'or, & orné des plus belles peintures; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or & de soie. Cléopatre était habillée, comme on représentait alors la Déesse Vénus; ses femmes représentaient les Nymphes & les Graces; la poupe & la proue étaient remplies des plus beaux enfans déguisés en Amours. Elle avançait dans cet équipage sur le fleuve Cydnus, au son de mille instrumens de musique. Tout le peuple de Tarse la prit pour la Déesse. On quitta le tribunal d'Antoine pour courir au devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, & en devint éperdument amoureux. [PLUTARQUE.]







LA HENRIADE.

CHANT DIXIÈME.

ARGUMENT.

Retour du Roi à son Armée : il recommence le Siége. Combat singulier du Vicomte de Turenne, & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la Ville. Le Roi nourrit lui-même les habitans qu'il assiége. Le Ciel récompense enfin ses vertus. La vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes, & la guerre est finie.

CEs momens dangereux, perdus dans la mollesse,
Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.
A de nouveaux exploits Mayenne est préparé.
D'un espoir renaissant le peuple est enivré.
Leur espoir les trompait ; Bourbon que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever sa conquête.
Paris épouvanté revit ses étendarts,

Le

Le Héros reparut aux pieds de ses remparts,
De ces mêmes remparts, où fume encore sa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne put se résoudre,
Quand l'Ange de la France appaisant son courroux,
Retint son bras vainqueur & suspendit ses coups.
Déjà le camp du Roi jette des cris de joie;
D'un œil d'impatience il dévorait sa proie.
Les Ligueurs cependant d'un juste effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étoient tous rassemblés.
Là, d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
Leur tenait fièrement ce langage intrépide :
Nous n'avons point encor appris à nous cacher;
L'ennemi vient à nous, c'est là qu'il faut marcher;
C'est là qu'il faut porter une fureur heureuse.
Je connais des Français la fougue impétueuse,
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque est à demi vaincu.
Souvent le désespoir a gagné des batailles :
J'attends tout de nous seuls, & rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars;
Peuples qui nous suivez, vos Chefs sont vos remparts.

Il se tut à ces mots, les Ligueurs en silence
Semblaient de son audace accuser l'imprudence.
Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus
Il lut en frémissant leur crainte & leur refus.
Eh bien, poursuivit-il, si vous n'osez me suivre,
Français, à cet affront je ne veux point survivre.
Vous craignez les dangers; seul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre ou du moins à mourir.

De Paris à l'inſtant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte ;
Il s'avance : un Héraut miniſtre des combats,
Juſqu'aux tentes du Roi marche devant ſes pas,
Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la victoire :
D'Aumale vous attend ; ennemis, paraiſſez.

Tous les Chefs à ces mots d'un beau zèle pouſſés,
Voulaient contre d'Aumale eſſayer leur courage.
Tous briguaient près du Roi cet illuſtre avantage ;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ſes mains la gloire de la France ;
Va, dit-il, d'un ſuperbe abaiſſer l'inſolence ;
Combats pour ton Pays, pour ton Prince & pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton Roi.
Le Héros, à ces mots lui donne ſon épée.
Votre attente, ô grand Roi, ne ſera point trompée,
Lui répondit Turenne, embraſſant ſes genoux :
J'en atteſte ce fer, & j'en jure par vous.
Il dit ; le Roi l'embraſſe, & Turenne s'élance
Vers l'endroit, où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ſes yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut ;
Les ſoldats de Henri près de lui ſe rangèrent :
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent ;
Chacun dans l'un des deux voyant ſon défenſeur,
Du geſte & de la voix excitait ſa valeur.
Cependant ſur Paris s'élevait un nuage,

Qui ſemblait apporter le tonnerre & l'orage ;
Ses flancs noirs & brûlans tout-à-coup entr'ouverts,
Vomiſſent dans ces lieux les monſtres des Enfers,
Le Fanatiſme affreux, la Diſcorde farouche,
La ſombre politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le Démon des combats reſpirant les fureurs,
Dieux enivrés de ſang, Dieux dignes des Ligueurs.
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même inſtant, du haut des Cieux ouverts,
Un Ange eſt deſcendu ſur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des ailes de feu parcourant ſa carrière,
Et laiſſant loin de lui l'Occident éclairé
Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.
Il tenait d'une main cette olive ſacrée,
Préſage conſolant d'une paix déſirée ;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race inſolente.
A l'Aſpect de ce glaive interdits, déſarmés,
Les monſtres infernaux ſemblent inanimés ;
La terreur les enchaîne ; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainſi de ſon autel, teint du ſang des humains,
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philiſtins,
Lorſque du Dieu des Dieux en ſon temple apportée

A ses yeux éblouis l'Arche fut présentée.

Paris, le Roi, l'Armée, & l'Enfer & les Cieux,
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier;
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,
Des anciens Chevaliers ornement honorable,
Éclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, & le danger moins grand.
Leur arme est une épée, & sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un & l'autre s'avance.
O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon Roi,
Descends, juge sa cause & combats avec moi;
Le courage n'est rien sans ta main protectrice;
J'attends peu de moi-même, & tout de ta justice.
D'Aumale répondit; j'attends tout de mon bras;
C'est de nous que dépend le destin des combats;
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême,
Tranquille au haut du Ciel il me laisse à moi-même;
Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
Et le Dieu de la guerre est la seule valeur.
Il dit, & d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.

Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux:
Ils commencent enfin ce combat dangereux:
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,

Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés & parés à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite ;
L'autre d'un pas léger se détourne & l'évite.
Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir ;
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir ;
On se plaît à les voir s'observer & se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre ;
Le fer étincelant avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du Soleil la lumière éclatante,
Briser ses traits de feu dans l'onde transparante,
Et se rompant encor par des chemins divers,
De ce cryſtal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, & ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux ;
Turenne est plus adroit, & moins impétueux ;
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur :
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne, qui l'observe, apperçoit sa faiblesse ;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse,
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
Il tombe, & de l'Enfer tous les monstres frémirent ;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent :
« De la Ligue à jamais le trône est renversé ;

» Tu l'emportes, Bourbon, notre règne est passé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain;
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, & meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

Cependant des soldats, dans les murs de Paris (d),
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré;
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête panchée, & de poudre couverte;
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs sanglots, & retiennent leur plainte:
Tout se tait, & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur,
Bientôt de ce silence augmente la terreur.
Les cris des assiégeans jusqu'au Ciel s'élevèrent;
Les Chefs & les soldats près du Roi s'assemblèrent,
Et demandoient l'assaut; mais l'auguste Louis,

Protecteur des Français, Protecteur de son fils,
Modérait de Henri le courage terrible.
Ainsi des Elémens le moteur invisible
Contient les Aquilons suspendus dans les airs,
Et pose la barrière où se brisent les mers:
Il fonde les Cités, les disperse en ruines,
Et les cœurs des humains sont dans ses mains divines.
Henri de qui le Ciel a réprimé l'ardeur,
Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie,
Il voulut la sauver de sa propre furie.
Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient se perdre, il les voulut gagner.
Heureux si sa bonté prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace!
Pouvant les emporter, il les fait investir;
Il laisse à leurs fureurs le temps du repentir.
Il (*b*) crut que sans assauts, sans combats, sans alarmes,
La disette & la faim, plus fortes que ses armes,
Lui livreraient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
Qui, vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendroit à ses genoux implorer sa clémence.
Mais le faux zèle, hélas! qui ne saurait céder,
Enseigne à tout souffrir comme à tout hazarder.

Les mutins qu'épargnait cette main vengeresse,
Prenaient d'un Roi clément la vertu pour faiblesse;
Et fiers de ses bontés, oubliant sa valeur,

Ils défiaient leur Maître, ils bravaient leur vainqueur;
Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.
Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive,
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour,
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déjà la mort, qui marchait après elle;
Alors on entendit des hurlemens affreux;
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affaiblie,
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'était plus ces jeux, ces festins & ces fêtes,
Où de myrte & de rose ils couronnaient leurs têtes,
Où parmi des plaisirs, toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés, qu'habite la mollesse,
De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin, des malheureux couchés sur la poussière,
Se disputaient encor, à leurs derniers momens,
Les restes odieux des plus vils alimens.

Ces

Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères !
On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ce détestable mets [c] avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces Prêtres, cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les misères publiques,
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels [d],
Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance,
Allaient par-tout du peuple animer la constance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déja les Cieux :
Aux autres ils montraient d'un coup d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé sur un Prince hérétique,
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux.
Hélas ! ces vains appas, ces promesses stériles,
Charmaient ces malheureux à tromper trop faciles;
Par les Prêtres séduits, par les Seize effrayés,
Soumis, presque contens, ils mourraient à leurs pieds,
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'étrangers la ville était remplie ;
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.
Les uns étaient venus des campagnes Belgiques,

Les antres des rochers & des monts Helvétiques,
Barbares (e), dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux Tyrans les avides cohortes
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes.
Aux hôtes effrayés présentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors,
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée, à sa tremblante mère;
De la cruelle faim le besoin consumant
Fait expirer en eux tout autre sentiment;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse
Etait l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.
Une femme, [grand Dieu! faut-il à la mémoire [f]
Conserver le récit de cette horrible histoire?]
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'alimens arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restait, prêt à périr comme elle:
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras;
Son enfance, sa voix, sa misère, & ses charmes,
De sa mère en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié;
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, & d'une voix tremblante,

Détestant son hymen & sa fécondité,
Cher & malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie;
Les tyrans, ou la faim l'auraient bientôt ravie:
Et pourquoi vivrais-tu? Pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer sur ses débris;
Meurs avant de sentir mes maux & ta misère;
Rends-moi le jour, le sang, que t'a donné ta mère;
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée
Enfonce en frémissant le parricide acier;
Porte le corps sanglant auprès de son foyer,
Et d'un bras que poussait sa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable,
Attirés par la faim les farouches soldats,
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas.
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours & des lions, qui fondent sur leur proie;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée, & de sang dégoûtante.
Oui, c'est mon propre fils, oui monstres inhumains,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains:
Que la mère & le fils vous servent de pâture:
Craignez-vous plus que moi d'outrager la Nature?
Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous?

Tigres, de tels festins sont préparés pour vous.
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard, qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, & d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste;
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste;
Et le peuple effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au Ciel, & demandait la mort.
Jusqu'aux tentes du Roi, mille bruits en coururent;
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent;
Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs:
O Dieu! s'écria-t'il, Dieu, qui lis dans les cœurs;
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
Des Ligueurs & de moi tu sépares la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains;
Tu le sais, je tendais les bras à ces mutins;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes;
Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands,
A la nécessité, l'excuse des Tyrans;
De mes sujets séduits qu'il comble la misère;
Il en est l'ennemi, j'en dois être le père.
Je le suis, c'est à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Dussai-je en le sauvant perdre mon Diadême,
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix;
Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis;

Et si trop de pitié me coûte mon Empire,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :
» Henri de ses sujets ennemi généreux,
» Aima mieux les sauver que de régner sur eux.
Il dit (g), & dans l'instant il veut que son armée
Approche sans éclat de la ville affamée ;
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent.
Les murs en ce moment de peuple se remplissent.
On voit sur les remparts avancer à pas lents,
Ces corps inanimés, livides & tremblans ;
Tels qu'on feignait jadis que des Royaumes sombres
Les Mages à leur gré faisaient sortir les ombres,
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Appellait les Enfers, & les Mânes errans.
Quel est de ces mourans l'étonnement extrême !
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
Tous ces événemens leur semblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là, disaient-ils, ces monstres si cruels ?
Est-ce là ce Tyran si terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de rage ?

Hélas du Dieu vivant c'est la brillante image;
C'est un Roi bienfaisant, le modèle des Rois;
Nous ne méritons pas de vivre sous ses loix.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense:
Puisse tout notre sang cimenter sa puissance!
Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés,
Consacrons lui ces jours, qu'il nous a conservés.

De leurs cœurs attendris tel était le langage:
Mai qui peut s'assurer sur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains discours,
Qui quelquefois s'elève & retombe toujours;
Ces Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui consumaient la France,
Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu.
» Combattans sans courage, & Chrétiens sans vertu,
» A quel indigne appas vous laissez-vous séduire?
» Ne connaissez-vous plus les palmes du martyre?
» Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
» Quand Dieu du haut des Cieux nous montre la Couronne,
» Chrétiens, n'attendons pas qu'un Tyran nous pardonne,
» Dans sa coupable secte il veut nous réunir;
» De ses propres bienfaits songeons à le punir.
» Sauvons nos Temples saints de son culte hérétique».
C'est ainsi qu'ils parlaient, & leur voix fanatique,
Maitresse du vil peuple, & redoutable aux Rois,
Des bienfaits de Henri faisait taire la voix;

Et déja quelques-uns reprenant leur furie,
S'accusaient en secret de lui devoir la vie.
A travers ces clameurs & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.
Louis qui du plus haut de la voûte divine
Veille sur les Bourbons, dont il est l'origine,
Connut qu'enfin les temps allaient être accomplis,
Et que le Roi des Rois adopterait son fils.
Aussi-tôt de son cœur il chassa les alarmes;
La foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes;
Et la douce espérance, & l'amour paternel,
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.
Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le Ciel est sous ses pieds; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisés composent son essence.
Ses saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa Majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face;
Des Puissances du siécle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,

Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout Empire est tombé, tout peuple eut ses Tyrans:
Mais cette impénétrable & juste Providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence;
Quelquefois sa bonté favorable aux humains,
Met le sceptre des Rois dans d'innocentes mains.
Le père des Bourbons à ses yeux se présente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante:
Père de l'Univers, si tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les Peuples & les Rois,
Vois le peuple Français à son Prince rebelle;
S'il viole tes loix, c'est pour t'être fidelle.
Aveuglé par son zèle il te désobéit,
Et pense te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre:
Avec tant de vertu, n'as-tu formé son cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
A son Dieu qu'il adore offre un coupable hommage;
Ah! si du grand Henri ton culte est ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître:
Donne à l'Eglise un fils, donne à la France un Maître.
Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets,
Rends les sujets au Prince, & le Prince aux sujets;
Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
Et s'offrent dans Paris le même sacrifice.

L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer,
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.
A sa divine voix les astres s'ébranlèrent :
La terre en tressaillit, les Ligueurs en tremblèrent.
Le Roi qui dans le Ciel avait mis son appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui

Soudain la vérité si long-temps attendue,
Toujours chère aux humains, mais souvent inconnue,
Dans les tentes du Roi, descend du haut des Cieux :
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent ;
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumière immortelle.
Il avoue avec foi, que la Religion
Est au dessus de l'homme, & confond la raison.
Il reconnaît l'Eglise ici bas combattue,
L'Eglise toujours une, & par-tout étendue,
Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces mystères saints dont son esprit s'étonne.

Louis dans ce moment, qui comble ses souhaits,

Louis tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix;
Il entre (h) au nom de Dieu, qui fait régner les Rois.
Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes;
Les Prêtres sont muets, les Seize épouvantés,
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple changé dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai Roi, son Vainqueur, & son Père.
Dès-lors on admira ce régne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement désarmée
Rome adopta Bourbon. Rome s'en vit aimée.
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit;
Et soumettant enfin son cœur & ses Provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des Princes.

FIN.

NOTES
DE L'ÉDITEUR

[a] *Le Chevalier d'Aumale fut tué dans ce temps-là à Saint-Denys, & sa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le Vicomte de Turenne n'est qu'une fiction; mais ces combats singuliers étaient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les Chartreux, entre le Sr. de Marivaux, qui tenait pour les Royalistes, & le Sr. Claude de Marolles, qui tenait pour les Ligueurs. Ils se bâtirent en présence du peuple & de l'armée, le jour même de l'assassinat d'Henri III; mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.*

(b) *Henri IV bloqua Paris en 1590, avec moins de vingt-mille hommes.*

(c) *Ce fut l'Ambassadeur d'Espagne auprès de la Ligue, qui donna le conseil de faire du pain avec des os de morts: conseil, qui fut exécuté, & qui ne servit qu'à avancer les jours de plusieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faiblesse de l'imagination humaine. (Ces assiégés n'auroient pas osé manger la chair de leurs compatriotes, qui venaient d'être tués, mais ils mangeaient volontiers les os.)*

(d) *On fit la visite, dit Mezeray, dans les logis*

des Ecclésiastiques & dans les Couvens, qui se trouvèrent tous pourvus, même celui des Capucins, pour plus d'un an.

(e) *Les Suisses, qui étaient dans Paris à la solde du Duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les Historiens du temps; c'est sur eux seuls, que tombe ce mot de* Barbares, *& non sur leur nation, pleine de bon sens & de droiture, & l'une des plus respectables nations du monde, puisqu'elle ne songe qu'à conserver sa liberté, & jamais à opprimer celle des autres.*

(f) *Cette histoire est rapportée dans tous les mémoires du temps. De pareilles horreurs arrivèrent aussi au siége de la ville de Sancerre.*

(g) *Henri IV fut si bon, qu'il permettait à ses Officiers d'envoyer, (comme le dit Mezeray,) des rafraîchissemens à leurs anciens amis & aux Dames. Les soldats en faisaient autant, à l'exemple des Officiers. Le Roi avait de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentaient. Par là il arriva effectivement, que les assiégeans nourrirent les assiégés.*

(h) *Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590, & Henri IV n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594. Il s'était fait Catholique en Juillet 1593, mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivait un Poëme, & non une Histoire.*

FIN DES NOTES DE L'ÉDITEUR.

PERMISSION SIMPLE.

François-Claude-Michel-Benoît LE CAMUS DE NÉVILLE, *Chevalier, Conseiller du Roi en tous ses Conseils, Maître des Requêtes ordinaire de son Hôtel, Directeur général de la Librairie & Imprimerie.*

VU l'article VII de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, *portant Réglement pour la durée des Priviléges en Librairie*, en vertu des pouvoirs à nous donnés par ledit Arrêt: Nous permettons au Sr. Lehoucq, Libraire à Lille, de faire faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre: *la Henriade de Voltaire*, laquelle édition sera tirée à 2000 exemplaires, en un volume, format in-24, & sera finie dans le délai d'un mois, à la charge par ledit Sr. Lehoucq, d'avertir l'Inspecteur de la Chambre syndicale de Lille, du jour où l'on commencera l'impression dudit Ouvrage, au desir de l'article XXI de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, *portant suppression & création de différentes Chambres syndicales*; de faire ladite édition absolument conforme à celle de Geneve de 1776; d'en remettre un exemplaire pour la Bibliothéque du Roi, aux mains des Officiers de la Chambre syndicale de Lille, d'im-

primer la présente Permission à la fin du livre, & de la faire enrégistrer dans deux mois pour tout délai, sur les Registres de ladite Chambre syndicale de Lille : le tout à peine de nullité.

Donnée à Paris le 10 Mai 1779. *Signé*, NÉVILLE.

Par Monsieur le Directeur Général.
DE SANCY, Sécrétaire général.

Enrégistrée sur le Registre de la Chambre syndicale de Lille, le 15 Mai 1779. Signé, L. DANEL, Syndic.

A LILLE, de l'Imprimerie de J. B. HENRY.

